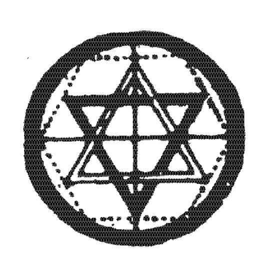
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

59me VOLUME. — 16me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1903)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

PARTIE INITIATIQUE

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VI°. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

UN MANUSCRIT INÉDIT

De CLAUDE DE SAINT-MARTIN

Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un manuscrit inédit du *Philosophe Inconnu*, de LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN, et nous sommes heureux de le présenter aujourd'hui au public lettré de la REVUE, principalement aux Ésotéristes et aux Théosophes Martinistes.

Par une de nos lectures, nous avions appris que Claude de Saint-Martin avait été, comme dom Pernetty, fort préoccupé de l'importance symbolique de la Fable; aussi se proposait-il de faire un DICTIONNAIRE MYTHOLOGIQUE ET SYMBOLIQUE DE LA FABLE.

Longtemps, nous avons cherché dans les Bibliothèques publiques, notamment dans la Bibliothèque municipale de Tours, le manuscrit de cet ouvrage puisqu'il n'était pas imprimé ; mais, hélas ! nos recherches ont été vaines.

Mais nous avons été compensés de ce déboire en trouvant en Touraine, il a y une dizaine d'années, un superbe manuscrit du *Ph... Incon...*, manuscrit qui témoigne que jamais de Saint-Martin n'a malheureusement écrit le livre qu'il avait projeté d'écrire.

Voici le titre de notre manuscrit :

7

Dictionnaire mythologique, symbolique et étymologique, *contenant l'explication morale des principaux personnages de la Fable, la clef de la mythologie et un mot sur l'Origine de tous les cultes, par* Dupuis.

Or, notre manuscrit n'est nullement un *Dictionnaire*; ce n'est que la partie préliminaire, qui aurait figuré en tête de l'ouvrage; il comporte un avertissement, sorte d'avant-propos, et un Discours préliminaire renfermant la clef de la mythologie.

Pour l'instant, nous ne donnerons que la vive critique, très intéressante et complètement *théosophique*, de Claude de Saint-Martin sur l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis.

Ce *mot* du *Ph... Inc...* ne comporte pas moins de 81 pages in-12 manuscrites, et malgré cela, nous regrettons, et le lecteur le regrettera certainement comme nous, que ce long mot, ne le soit pas encore davantage; car le style de l'auteur est simple, mais charmant, et cet écrit est plein d'une érudition modeste qui en double le charme.

Ultérieurement nous pourrons donner l'autre partie du même manuscrit qui traite de la clef de la mythologie et qui renferme des données très curieuses et des aperçus nouveaux sur le symbolisme de la Fable, ce qui semble un fait bien difficile à admettre après tout ce qu'on a écrit sur le même sujet; mais les précédents auteurs n'ont pas traité la question qui nous occupe en Théosophes, comme l'a fait Cl. de Saint-Martin, et c'est en se plaçant à ce point de vue que le *Ph... Inc...* a pu trouver de l'originalité dans les explications qu'il a données.

Nous venons de dire que Saint-Martin avait traité la question en Théosophe, il ne faut pas oublier en effet que la Théosophie a été étudiée en France bien longtemps avant la création de la Société Théosophique anglaise ; il est même fort regrettable qu'il ne se soit pas fondé chez nous une Société Théosophique française poursuivant l'œuvre éminemment utile du *Ph... Inc...*, le premier des Théosophes français au dix-neuvième siècle. Mais, comme ce n'est ni le lieu, ni le moment de traiter cette question, nous terminerons ce court avant-propos en disant que nous aurions bien voulu faire précéder le manuscrit du Ph... Inc... d'une biographie de Saint-Martin; mais *l'Initiation* en a donné une de Gence (1) qui, sans faire double emploi avec la nôtre, nous dispense cependant de publier notre travail.

ERNEST BOSC.

UN MOT
SUR L'ORIGINE DE TOUS LES CULTES

Par E. DUPUIS

Interprète des Allégories religieuses.

Par CLAUDE DE SAINT-MARTIN, le Ph... Inc...

Nous avons dans l'œuvre de Dupuis à combattre un système et le but qui en est la dangereuse conséquence. Ce système consiste à rapporter le sens moral de la mythologie et même de toutes les allégories

(1) Voir *l'Initiation* n° 5, févr. 1903, p. 99 et suivantes.

religieuses aux astres et principalement au Soleil. Le but est de persuader qu'il ne faut aux hommes aucune religion parce qu'il n'y en a jamais eu d'autres que celles composées allégoriquement et *déceptoirement* sur le cours du soleil et des astres.

Pour attaquer régulièrement une pareille doctrine, il faut commencer par s'accorder sur les dénominations des choses qui font la matière principale du sujet et voir si les acceptions, sous lesquelles on les présente, sont précisément celles qui leur conviennent. C'est donc le mot culte et le mot religion que nous devons définir avant de parler de l'origine de tous les cultes.

Comme les religions des peuples policés sont authentiquement reconnues pour être théurgiques, c'est-à-dire accompagnées d'effets surnaturels, dont les causes sont attribuées à la puissance divine, nous devons considérer le culte religieux comme le moyen auxiliaire de la religion ou comme l'art de cultiver les puissances qui procurent les résultats miraculeux.

Nous regardons comme dénaturée l'acception par laquelle on entend exclusivement par le mot *culte* honneur, vénération, révérence, etc.

Quand Dupuis nous donne l'origine de tous les cultes, il entend de toutes les religions, car que signifierait l'origine de toutes les vénérations. Culte est évidemment dérivé du verbe *cultiver* et est synonyme avec culture, bien qu'il signifie aussi honneur et respect; il ne doit pas renoncer à ses différentes valeurs, parce que le temps et les abus ont corrompu les

expressions. Prenons la chose de plus haut et nous voyons qu'il est écrit : « *Sine causâ colunt me, docentes doctrinas et mandata hominum.* »

« C'est sans cause qu'ils me cultivent en enseignant des doctrines et des préceptes de la façon des hommes. »

Le simple bon sens suffit pour faire voir que le verbe *colere* veut dire ici cultiver : action par laquelle on a besoin de doctrines et de préceptes, et qui rend la culture vaine ou sans produit, si elle émane d'un mauvais principe, car pour honorer, révérer, rendre des actions de grâces, on n'a nullement besoin de doctrines et de préceptes, et ce n'est jamais sans cause qu'on honore la Divinité.

Le culte, comme nous le concevons, est toujours intéressé et n'a lieu que par l'espoir d'un produit avantageux parce qu'on ne cultive pas pour rien récolter.

Cette dissertation sur le culte est bien essentielle, car si le culte religieux est lucratif, le système de Dupuis est anéanti par le fait même de sa dénomination, puisque le soleil ne donne aucun résultat miraculeux propre à l'établissement et au maintien d'une religion.

Chez les païens le culte de chaque Dieu consistait dans la culture des moyens usités pour l'obtention de certains prodiges.

Dans les temples d'Apollon, les Prêtresses mâchaient du laurier, pour activer en elles l'organe de la perception, puis elles se mettaient sur un trépied dans une posture propre à recevoir certain gaz de la terre,

qui leur procurait un état de crise autoptique (1), pendant la durée de laquelle elles prononçaient des oracles.

Le culte du Dieu Protée consistait dans l'autopsie du sommeil. On arrivait à lui par l'entremise de sa fille Eiclothée, dont le nom signifie la forme divine. On suivait aussi les préceptes divins.

Deûm præcepta secuti venimus hùc lapsis quæsitum oracula rebus. — Ainsi des autres Divinités.

Les Israélites avaient aussi leurs miracles, puisque Moïse rivalisait de puissance avec les mages de Pharaon.

Dupuis paraît ne pas admettre que la religion produise aucun résultat émané de l'esprit divin, comme si les hommes, depuis une infinité de siècles, avaient toujours exercé un culte stérile, puisqu'il prétend que toutes les religions généralement quelconques sont allégoriquement basées sur le passage du Soleil dans les douze signes du Zodiaque.

Cette assertion, fausse et ridicule par son essence, est encore démentie par le seul mot : Religion, dont nous allons donner l'analyse en expliquant l'origine de la religion. — Le mot Religion veut dire rattachement et vient du mot latin *religare,* rattacher. Or, pour que l'homme ait un besoin aussi essentiel de rattachement, il faut absolument admettre un détachement

---

(1) C'est ce que la science psychique dénomme aujourd'hui état de trance, c'est-à-dire état nerveux particulier. — *Cf. Dictionnaire d'Orientalisme et d'Occultisme,* V° *Extase, Extériorisation.*



ou une séparation. Si donc c'est à Dieu qu'il se rattache par la religion, on doit en conclure que c'est de Dieu qu'il s'est détaché. Le rattachement ne peut certainement pas s'opérer par le passage du Soleil dans les différents signes du Zodiaque, idée tellement dépourvue de sens qu'on a honte de s'abaisser à la combattre.

Suivant l'opinion de tous les Sages de l'Antiquité, l'homme dans son origine était attaché à Dieu. Nous n'irons pas avec Dupuis chercher des exemples chez les peuples éloignés, dont les usages et les langues nous sont inconnus et dont personne ne pourrait se convaincre, mais nous disons le mot Dieu, en grec Θὲος et en latin *Deus*, signifie puissance, et nous le nommons le Tout-Puissant. Or que signifie l'homme attaché à Dieu, si ce n'est l'homme attaché à la puissance divine, soit par des lumières, soit par des pouvoirs ?

Toute nation civilisée qui exerce (pratique) une religion nous prouve qu'elle croit que l'homme est sorti d'un état heureux et puissant pour entrer dans un état de misère et d'impuissance, dont il ne peut se retirer que par le rattachement à la toute-puissance de laquelle il s'est éloigné. Pour atteindre ce but, il faut adopter des maximes reçues et efficaces, se soumettre à des préceptes qui apprennent les moyens de cultiver certaines choses, et c'est là ce qu'on appelle le culte ou la culture des puissances Théurgiques.

Moïse nous présente l'homme dans son origine en contact et même en conversation avec Dieu et jouissant du plus grand bonheur. — Il le montre ensuite

séparé de lui, fuyant sa présence et tombé dans un état de misère et d'impuissance qui lui fait regretter sa félicité perdue. Ses deux enfants, Caïn et Abel, ayant hérité de sa misérable destinée cultivent, le premier les moyens terrestres, et le second les moyens spirituels, afin de sortir de leur état de dénûment et d'impuissance.

Voilà donc les premiers autels et l'origine de la religion. On y voit aussi l'origine des cultes et leur différence, puisque Caïn, en qualité de laboureur, cultive pour le soutien de son autel les choses terrestres et matérielles, et Abel, présenté comme berger, cultive les (choses) spirituelles.

Ceci est purement allégorique. Caïn ne brûle pas sur son autel les plus beaux fruits de la Terre pour en offrir la fumée à Dieu qui n'en a pas besoin. Abel ne brûle pas, non plus, des agneaux sur le sien : mais le premier essaie, par les plus puissantes forces de la nature, d'obtenir des résultats qui le dédommagent de sa perte, comme le second en obtient par la culture des choses spirituelles, parce qu'en termes allégoriques, un laboureur est un matérialiste, et un berger désigne un spiritualiste, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Moïse nous aurait dupé d'une manière bien adroite, si le sens moral de son allégorie doit avoir exclusivement rapport à la marche du Soleil.

Les payens nous disent que le premier roi qui gouverna les hommes fut Crésus, c'est-à-dire que la première race humaine fut sous la domination d'un esprit purement céleste ; que cet esprit se dégrada en se mariant avec la Terre et qu'il résulta de ce mariage

des hommes non seulement séparés de Dieu, mais ses ennemis, ses antagonistes, se croyant de force à rivaliser avec lui, à l'aide des puissances magiques de la Terre, leur mère, et même de surpasser les siennes.

Cette race d'athées fut réprouvée, et il en parut une autre dont l'esprit dominant fut pourvu en parties égales de facultés terrestres et de facultés divines, comme son nom de Saturne le désigne. Nous en tirons l'étymologie de *Satyros Ouranos*, le satyre céleste. Ce nom est identique avec Paradis Terrestre, qui veut dire ciel et terre, ou miracle et magie. C'est l'état dans lequel Moïse place le premier homme après une première dégradation ou un premier détachement.

Saturne, dans son état d'altération, devait naturellement faire disparaître l'esprit purement céleste et avec lui la manifestation de sa toute-puissance divine, à laquelle les hommes participaient comme ses agents et ses organes.

Saturne mutila son père Cœsus avec une faux de diamant. — Expression ingénieuse pour dire qu'il lui ôta sa puissance céleste et génératrice par l'usage qu'il fit des plus brillantes vertus de la terre ; parce que les hommes qui ne sont pas encore tout à fait abrutis trouvent plus commode d'exercer la magie que le miracle. Nous parlons ici, comme théologien, un langage qui n'est pas celui des philosophes modernes. Il faut que nous ayons l'esprit bien obtus, de ne pas voir dans cette allégorie les différentes révolutions du Soleil, surtout après avoir été avertis par Dupuis du mot de l'énigme. Votre gros bon sens nous y fait voir l'histoire de l'homme, qui nous sa-

tisfait autant que les idées astronomiques de Dupuis nous répugnent.

Pour établir une religion, il faut des sectaires séduits par ses résultats et intéressés à la maintenir. Ses produits doivent être des choses surnaturelles et avantageuses, dont les causes, dépassant les lumières de l'entendement, sont regardées comme l'action de la puissance divine et non pas celle des hommes; sans cela la religion ne rattacherait personne à Dieu et tomberait dans la désuétude et le mépris, comme on peut s'en convaincre par les religions devenues stériles par la perte de leur esprit et de leur puissance.

Le Paganisme est tombé en perdant sa magie, le Judaïsme en perdant sa théurgie, et le Christianisme en perdant ses miracles, et tous les trois en perdant la connaissance du sens intime de leurs allégories.

Le Théosophe respecte toujours la religion quelque dégradée qu'elle soit, parce qu'il sait ce qu'elle est par essence; mais la généralité des hommes ne la jugent que par ses résultats et sans connaissance de cause; ses résultats sont ses prodiges.

Une religion stérile, basée sur la simple raison, est une folie. Nous avons vu ses temples, ses autels et ses prêtres. Ceux-ci ont fini par débarrasser le monde de leurs dogmes philosophiques et s'assassinent les uns les autres, après s'être repus de crimes et baignés dans des fleuves de sang humain.

Les choses surprenantes et incompréhensibles sont attribuées à Dieu, parce qu'elles sont au-dessus du pouvoir de l'homme dégradé. C'est lorsqu'il s'est

mis en état de manifester ces choses qu'il se dit rattaché à la puissance divine et qu'il donne à cet exercice le nom de rattachement ou de religion.

On aurait beau adorer le Soleil, il ne ferait jamais d'autre opération que celle qu'il répète chaque année, sans y être incité par aucune prière, ni par la reconnaissance des hommes. S'il y a une théurgie, une goétie, une magie, des miracles, des Dieux, des autels, des temples, des prêtres, des oracles, le Soleil n'y a été que pour la partie qui le concerne individuellement. Il a eu ses temples, mais c'était comme symbole de lumière intellectuelle dispensée par Apollon, et non pas comme Dupuis veut nous le faire entendre. Le siècle d'ignorance dans lequel le peuple adore le symbole pour la chose ne peut pas faire autorité.

Il n'y a pas d'institution, quelque bonne qu'elle soit, que les abus ne parviennent à corrompre. Des prêtres hypocrites et avares peuvent séduire des peuples ignorants et crédules par des prestiges, qui leur offrent des avantages, ou qui les tiennent asservis par terreur. Mais il est contre toute espèce de sens commun de penser que de tout temps les hommes n'ont eu d'autres religions que celles dont les dogmes écrits allégoriquement n'avaient pour but moral que les différentes périodes du Soleil.

Les philosophes payens se nommaient Théosophes, c'est-à-dire philosophes Théologiens, parce que la religion et la philosophie ne sont rien l'une sans l'autre. Les poètes mythologiques réunissaient ces deux sources. Ayant les yeux toujours ouverts sur les opérations du culte religieux, ils en faisaient des critiques

dans leurs poèmes allégoriques et mettaient par là dans leur jour les écarts des prêtres sans excepter les frauduleuses aventures de Jupiter et des autres Dieux, dont leurs ministres étaient les agents. — Ils bannissaient Apollon du ciel pour le placer au rang des Dieux terrestres, lorsqu'on introduisait dans son culte des opérations plutôt physiques et magiques que miraculeuses.

Les Dieux des payens étaient des puissances réputées divines ou miraculeuses. Chaque Dieu avait son temple et ses ministres pour manifester ses prodiges, ses oracles et tous les avantages que l'humanité pouvait retirer de son culte. Ces produits bien constatés, dont la physique expérimentale nous fournit plusieurs exemples, prouvent que le culte religieux était productif, et comme une religion basée exclusivement sur la marche du Soleil ne produit aucun effet capable d'y attacher les hommes, il est clair que le système de Dupuis est complètement faux et ne peut être adopté que par ceux qui ne cherchent qu'un prétexte pour autoriser l'irréligion et faire régner l'athéisme.

Les Thébains avaient une Théurgie personnifiée par Yémélée, nom qui signifie *le petit miracle* ou le culte des choses divines.

Les Poètes et particulièrement Ovide ont fait voir, dans leurs ingénieuses critiques, que cette religion soi-disant miraculeuse n'était qu'une magie infernale faite pour s'anéantir lorsqu'elle est mise en comparaison avec les miracles de Jupiter. Ce qu'on admettait de divin en elle, c'était Bacchus; encore était-il regardé comme un avorton qui a reçu le complément

de son être dans la cuisse de Jupiter, c'est-à-dire dans la partie inférieure de son culte.

D'après l'exposé de ces choses, il paraît bien singulier que Dupuis veuille nous persuader que Bacchus n'est autre chose que le Soleil, et que c'est de cet astre que les mythologues ont entendu parler, chaque fois qu'ils ont mis ce personnage en scène. Il a en vérité l'air d'un avocat payé pour défendre une mauvaise cause, dépourvue de moyens, devant des juges privés de raison. Nous rappellerons que Bacchus signifie la *Fureur*, expression allégorique pour désigner la grande expansion donnée aux puissances.

Le seul rapport que Bacchus pourrait avoir avec le Soleil, c'est que cet astre est un symbole de la grande lumière intellectuelle, que Bacchus par sa puissance expansive dispense avec Apollon sur les sommets du Parnasse, encore regardons-nous son genre de lumière comme étant beaucoup plus du ressort de la Lune que de celui du Soleil, puisque ce sont les Dieux terrestres qui composent son cortège et qu'Orphée est son chantre.

Dupuis, qui voit le Soleil dans tous les personnages mythologiques, nous donne aussi Hercule pour cet astre. Il ne nous paraît pas conséquent de prendre le fils de la pleine lune pour en faire le Soleil, car ce nom d'Alcmène, sa mère, veut dire la lune dans sa force : *alce*, force, et *mène*, Lune.

Persée, fils de la pluie d'or, personnifie la théologie lumineuse, qui a la grande lumière du soleil pour emblème, et Hercule désigne une théologie inférieure adaptée à l'entendement des matérialistes, et à

laquelle la lumière de la lune, prise dans sa plus grande force, sert de comparaison. Hercule, dit-on, osa lancer une de ses flèches contre le soleil, ce qu'il n'aurait pu faire, s'il eût été lui-même cet astre. Autant vaudrait dire, avec ce facétieux comédien, qu'un oiseau s'est donné un coup de bec dans l'œil.

Les douze travaux d'Hercule, mis en opposition par Dupuis avec les douze signes du zodiaque, n'ont entre eux d'autre analogie que le nombre de douze. Ce sont autant d'entorses qu'il donne à des apparences de rapprochements, qui, loin de convaincre les gens instruits, blessent le sens commun.

C'est encore une assertion bien étrange de nous donner Adonis pour le soleil. Dupuis n'aurait jamais dû toucher cette corde, car les sons qu'on en tire sont le poison de son système ou plutôt les chants lugubres de son enterrement. Pour mettre à même d'en juger, voici le sens moral de ce mythe :

Cinyre, père et grand-père d'Adonis, personnifie un genre d'esprit inventeur de l'allégorie religieuse. Il émane de ses œuvres une première perception, qui se fait facilement sentir à l'entendement de l'interprète ; mais cette perception dirige l'esprit vers un premier sens naturel, qui n'est pas le sens divin, que la poésie renferme et que le poète adresse au génie. Elle est personnifiée par une fille de Cinyre nommée Myrrha, parce que la myrrhe est un symbole de perception.

Nous ne parlons ici qu'à l'imagination ingénieuse et nous lui disons : « Une fleur répand autour d'elle une odeur qui frappe le sens de l'odorat. L'allégorie

fait émaner d'elle un esprit qui frappe le sens de la perception, qui est l'odorat de l'intelligence. Ainsi, Myrrha doit être considérée comme le pressentiment attrayant que la poésie allégorique de Cinyre inspire aux interprètes. »

L'esprit humain, qui devrait donner à sa première perception une grande élévation vers les choses divines, en arrête l'accroissement et la fait rétrograder vers sa source, en la rendant amoureuse de son père et en lui faisant commettre un inceste avec lui.

Cinyre, qui a une intrigue amoureuse avec sa fille, sans le savoir, et contre sa volonté, en étant instruit, veut la tuer ; mais échappée au bras meurtrier de son père et voulant conserver sa vie, elle se réfugie chez les Sabéens, qui, comme Dupuis, rapportent exclusivement la mythologie aux astres.

Il arrive que la vie que ces faux interprètes donnent à la malheureuse Myrrha lui est si fastidieuse et si dégoûtante, qu'elle lui préfère la mort. Ceci ne fait pas l'éloge du système de Dupuis, qui veut faire vivre Myrrha chez les Sabéens.

Cependant elle demanda aux dieux de la mettre dans un état où elle ne soit ni morte, ni vivante, et elle en a obtenu d'être changée en l'arbre qui porte la myrrhe. Cette gomme étant un symbole de perception n'est pas une chose morte ; ce n'est pas non plus une chose vivante, puisqu'elle n'offre rien d'arrêté. C'est un pressentiment désireux qui attend la vie que le génie d'interprétation aurait dû lui donner.

Myrrha devenue arbre nourrissait, sous son écorce, un germe qu'elle avait reçu de son père. Lorsque ce

germe fut arrivé à son terme, l'arbre se fendit, et il en sortit un bel enfant qu'on nomma Adonis, ou le Rossignol, ou Philomèle, ou l'Amour du chant poétique qui naît du pressentiment qu'inspire l'harmonie de la poésie ; mais c'est un amour délicat et sans ailes qui ne s'élève pas dans les domaines de la métaphysique.

Ovide dit que, s'il avait eu des ailes, il aurait été en tout semblable à l'amour. Adonis devint le favori de Vénus, dispensatrice des premières lumières d'interprétations. Elle le dirigeait dans ses exercices, et connaissant sa délicatesse, elle l'invitait à fuir tout ce qui présente à l'esprit humain une force meurtrière de déception. Faute par lui de suivre ses avis, il a péri victime d'un esprit décevant et féroce qui l'a entraîné dans l'erreur et l'a conduit aux Enfers, où il est devenu le favori de Proserpine en raison de son analogie avec elle.

Par cette ingénieuse fiction qui présente un charme ravissant à l'imagination de l'homme de génie et un ennui mortel à l'homme borné, le but du poète est de nous apprendre que l'enthousiasme que nous avons pour la partie matérielle de la poésie allégorique, nous y attache au préjudice de la partie métaphysique, que nous devrions y chercher; que par le rétrécissement que nous donnons à la première perception, nous lui prêtons une fausse apparence de vie, si nous rapportons le sens moral de la mythologie aux astres, et que cette apparence de vie est encore détruite par ses dégoûtants résultats.

Telle est l'action de Dupuis, qui veut conserver la vie par son Sabéisme à l'incestueuse Myrrha, et qui

brise toute espèce de raison en voulant qu'Adonis désigne matériellement le Soleil.

Il paraît que Dupuis ne connaissait pas mieux le Sabéisme que la mythologie, *car, bien que les Sabéens paraissent adorer le Soleil, ce n'était qu'un culte subalterne et subordonné au culte du vrai Dieu. Ceux qui existent encore aujourd'hui dans l'Orient soutiennent à ceux qui les interrogent que le respect qu'ils ont pour le Soleil est un culte purement civil, semblable à celui que l'on rend aux rois et à leurs ministres.*

(Diction. de dom Calmet, art. Sabéens.)

Dupuis n'est pas plus heureux dans ses analogies, quand il nous donne Isis pour la Lune et Osiris pour le Soleil ; le tout conçu matériellement, nous allons voir si les caractères que les poètes leur donnent autorisent cette interprétation.

Le fleuve Inachus, qui, sous le nom d'Aliacmon (l'enclume de la mer), représente comme Cinyre un raisonnement forgeron de l'allégorie, a une fille nommée *Io*, qui personnifie la nature *Ion*, la Terre, c'est-à-dire que ce génie raisonneur a forgé une allégorie basée sur les lois de la nature.

Jupiter s'est entouré de nuages (symbole des voiles qui couvrent le sens divin des fictions) pour déposer un germe de l'esprit céleste dans le sein de cette allégorie. — Ainsi l'esprit divin se trouve renfermé dans le sens métaphysique de l'allégorie de la nature et couvert par le sens naturel qu'on en tire d'abord. Le sens littéral est le premier voile, les nuages indiquent le second.

8

Junon, reine de l'empire métaphysique, qui est investie du droit exclusif de recevoir ce germe du maître des Dieux, est venue pour surprendre son époux en flagrant délit, après avoir percé le voile nébuleux sous lequel il se tenait caché; mais Jupiter, prévoyant son arrivée, changea Io en vache, et la présenta à Junon sous cette forme.

Ceci veut dire que l'allégorie qui a la nature pour base, ou tous les objets de la nature pour alphabet, peut s'interpréter d'une manière toute naturelle, désignée par la vache, et aussi d'une manière métaphysique, qui caractérise la nymphe. Le matérialiste voit Io sous la forme d'une vache; le spiritualiste la voit sous celle d'une nymphe de Junon. Chacun y voit le sens que son génie plus ou moins étendu lui fait apercevoir.

Jupiter est censé dire à son épouse que le sens moral qu'on en tire n'a trait qu'aux choses de la nature. Junon, qui pénètre à travers le voile le sens divin que Jupiter ne lui avoue pas, ne veut pas souffrir que ce sens sublime soit connu des hommes à l'aide de la nature ; alors elle y prend Jupiter au mot et, prenant la nymphe sous sa forme de vache, elle lui demande de lui en abandonner la direction, afin d'être maîtresse de faire interpréter l'allégorie sous le sens moral qui lui plairait. Une fois maîtresse de la vache, elle la met à discrétion d'un génie médiocre qui montre toujours à l'esprit des hommes l'allégorie sous un sens matériel qui les détourne du sens divin, que Junon leur cache et que Jupiter désirerait qu'ils aperçussent. Ceci est un peu abstrait et, pour le comprendre, il faut regarder Argus, gardien de la vache,

comme l'esprit borné du siècle, qui tient l'entendement humain dans une espèce de matérialisme qui fait que les interprètes s'attachent exclusivement au sens naturel qui les séduit sans en chercher un autre plus élevé. Par ce moyen Junon rend nulle l'action de Jupiter avec Io, qui est une infraction aux lois divines, parce qu'elle dirige l'esprit des hommes vers les moyens matériels et les éloigne des idées métaphysiques.

Cependant, Jupiter, qui ne veut pas perdre le fruit de ses amours, envoie sur la terre l'esprit de pénétration désigné par Mercure, pour tuer le gardien de la vache, c'est-à-dire pour faire comprendre au monde que le sens moral tiré de l'allégorie de la nature personnifiée par Io est trop matériel et qu'il faut l'abandonner pour lui en chercher un autre plus élevé vers les choses divines.

Les commentateurs, ainsi avertis, se livrent à tous les écarts possibles de l'imagination pour découvrir un autre sens et font pousser à la vache des beuglements horribles faits pour épouvanter les hommes et les Dieux. Ceci veut dire que dans ses écarts l'imagination interprète l'allégorie de la nature d'une manière contraire aux lois religieuses ou funeste à l'humanité, sans la sortir de l'état de matérialisme.

Enfin, la vache Io, ayant parcouru une partie du monde, toujours dans une horrible agitation, arriva en Égypte, qui désigne l'état de l'entendement humain, où l'allégorie de la nature est la mieux comprise. C'est là que Jupiter, ayant apaisé Junon, ou concilié le matérialisme avec le spiritualisme, lui fait perdre

sa forme de vache et lui rend celle de nymphe ; il la fait la Déesse du pays sous le nom d'*Isis*, qui signifie la science par excellence, *isemi* ou plutôt la double force *is-is*.

Isis, qui joint la force de la matière à celle de l'esprit, mit au monde un fils de Jupiter nommé Epaphus, nom qui signifie le palpable. C'est un esprit émané de l'intelligence divine, qui personnifie l'art d'interpréter l'allégorie religieuse par les lois de la nature, d'une manière céleste et palpable, appuyée sur des preuves matérielles et convaincantes.

Isis, devenue Déesse ou la science théologique et allégorique de l'Egypte, épousa Osiris, qui désigne l'esprit d'interprétation des choses saintes : *Osios*, Saint ; *iris*, interprète. Elle eut de lui un fils nommé *Orus*, qui représente l'esprit d'approfondissement : *Orusso*, approfondir.

Voilà une histoire dont l'explication morale est bien suivie dans toutes les circonstances et qui prouve péremptoirement que les mythologues n'ont point entendu désigner le Soleil et la Lune matériels par Osiris et Isis.

Ces deux personnages, comme lumière intellectuelle du premier et du second ordre, pourraient être comparés aux lumières du Soleil et de la Lune, mais jamais les personnifier matériellement, sans autre moralité, comme Dupuis veut le faire entendre, parce qu'il voit que le croissant entre dans les attributs de cette Déesse. Ce sont ces premières apparences mal approfondies, qui alimentent l'esprit captieux de son système.

L'homme, qui cherche la lumière religieuse à l'aide de l'allégorie basée sur les lois de la nature, est censé marcher au clair de la lune, mais il n'a pas la lune matérielle pour but de sa recherche.

Nous pourrions étendre nos exemples de preuves contre l'incapacité de Dupuis relative à l'interprétation de la mythologie, mais nous croyons en avoir assez dit pour les personnes de bonne foi. Il serait inutile d'en dire davantage aux gens qui ne comprennent pas et à ceux qui ne veulent pas comprendre.

Il nous reste à examiner comment nous autres Chrétiens nous adorons le Soleil matériel sous le nom de Christ, ainsi que ce savant littérateur veut nous le persuader.

On raisonne toujours faux, quand on juge les choses par leur état présent, sans la connaissance de ce qu'elles ont été dans leur origine et de ce qu'elles sont par leur essence. Cependant on sait et l'on voit que les meilleures institutions se corrompent au point que leur but devient inconnaissable avec le temps, en raison des abus qui les dénaturent. Tel est le fort des institutions religieuses, sur lesquelles on ne peut appuyer aucun jugement qu'en remontant à leur source. Les opinions changent à chaque siècle.

Des faits surprenants détruisent certains systèmes qui cèdent à l'évidence, mais qui reprennent leur empire, lorsque ces faits n'existent plus dans la mémoire des hommes qui, par de faibles doutes, manquent de confirmation. Tels sont les résultats de la théurgie des payens et celle des Juifs, ainsi que des miracles du Christianisme.

La plus grande partie des hommes ne s'éclairent que des lumières conjecturales de la raison et ne veulent admettre d'existence que de celle des choses qu'elle peut concevoir. C'est ainsi que la raison qui n'a aucune fixité, qui se combat elle-même au milieu des ténèbres, et qui est bornée dans son espace, tient ses partisans emprisonnés dans un cercle étroit, qui les empêche de connaître toute l'étendue de leurs lumières et de leurs puissances. Il n'y a donc que ceux qui dépassent ses bornes, et qui voient au delà de ses lumières, qui peuvent en démontrer l'insuffisance et la fausseté.

Tout homme, qui n'a pas vu de ses propres yeux l'évidence des merveilles que la raison refuse d'admettre, est inhabile à présenter un jugement sain sur Dieu, sur l'homme et sur la nature.

La religion a toujours été d'un intérêt trop avantageux à l'humanité pour qu'elle ait été établie sur une base aussi futile et aussi dénuée de profit que celle du passage du soleil dans les différentes cases du Zodiaque.

Le soleil n'a jamais été pris par les Théosophes pour le Dieu créateur de l'Univers. Il est évident, par la stricte régularité de sa marche, que c'est un agent tellement esclave de la loi qui lui est imposée, qu'il ne s'en écarte jamais ; il est donné pour le symbole de la plus grande lumière de l'intelligence humaine et les douze signes sont les emblèmes des différents degrés de cette lumière.

Les dénominations et les caractères de ces signes n'ont aucune fixité. — Le *bélier*, que Dupuis prend

pour l'agneau pour la commodité de son système, est donné par les mythologues pour un symbole d'entendement des choses spirituelles. On prête à ce signe pour caractère le bélier à toison d'or, qui désigne un genre de conception pour parvenir à la découverte d'un sens divin des allégories religieuses. On lui donne également le bel Orion, fils de Neptune et d'Euryale.

Le *Taureau*, qui est le nom du second signe, est un type qui exprime la plus grance force de l'entendement naturel. Celui qui occupe une place dans le Zodiaque est Jupiter, sous la forme de cet animal enlevant Europe.

Le troisième signe, appelé *les Gémeaux*, est d'une versalité remarquable de caractère. C'est Apollon et Hercule, l'un l'emblème de la lumière solaire et l'autre de la lumière lunaire prises moralement.

C'est aussi Triptolème et Jasion, deux ministres de Cères, qui représentent deux degrés d'entendement propres à l'intelligence des fictions dont elle est la mère. C'est, de plus, Amphion et Zethus ; enfin, ce sont les deux fils de Léda : Castor et Pollux.

On appelle Gémeaux deux facultés de l'entendement qui sont jointes ensemble pour se prêter un mutuel secours. Si ces signes avaient l'importance dans la religion que Dupuis veut bien leur prêter, ils auraient chacun un caractère bien arrêté, et tous les mythologues s'y arrêteraient.

On donne pour père au Soleil et à la Lune le géant Hypérion, dont le nom signifie le surnaturel, *yper-ion*. Les astres et les étoiles sont des images de lumières et de puissances surnaturelles, que les payens nom-

maient magiques. Ils disent que les géants ou les grands magiciens, voulant rivaliser de puissance avec Jupiter, furent vaincus et attachés au firmament par ce Dieu.

La tête de Méduse, qui est une constellation, désigne la plus grande puissance de conviction possible; le cheval Pégase, son fils, est l'image de la vélocité et de l'entendement qui s'élève dans les domaines de métaphysique.

Ariane, qui personnifie la puissance autoptique du sommeil ayant passé par les mains de Bacchus ou de sa force expansive, voit sa couronne de diamants prendre place parmi les lumières célestes.

Ganymède, qui est le plus sublime interprète des allégories religieuses, occupe dans le Zodiaque le signe du Verseau, comme étant l'esprit qui répand, du ciel sur la Terre, le raisonnement divin.

Crocus ou le Safran, emblème de l'étendue de l'esprit de perception, fils de la bonne parole, nourrice des Muses, fait le signe du Saggittaire ainsi que le Centaure Chiron.

La chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, est l'image du génie des Dieux terrestres; elle fait le signe du Capricorne.

Jupiter personnifie une religion qui s'est fortifiée dans son principe des puissances magiques dont la chèvre est le symbole, parce que ce sont les choses surnaturelles qui corroborent les religions. Quand elles sont privées de leurs prodiges, elles sont abandonnées.

Il est donc impossible que des législateurs religieux aient pu établir des cultes vains et sans puissances

avec des dogmes allégoriques, dont le sens moral se rapportait exclusivement à la marche du soleil. Ce système est tellement contraire à l'esprit de tous les cultes qu'on ne conçoit pas comment il a pu trouver des partisans et n'a pas été anéanti de suite par les ministres du christianisme. Ceux-ci sont intéressés à en montrer le ridicule et si bien à même d'y réussir par le simple exposé des bases de la religion chrétienne, qui n'a pas été certainement établie par des astronomes.

Nous ne voyons rien dans tout ce que nous venons de dire des astres, qui ait le moindre rapport avec le christianisme.

Tous les Sages de l'Antiquité s'accordent à donner à l'homme une origine céleste et à le placer sur la terre dans un état de félicité parfaite, qui est d'un côté le Paradis terrestre et de l'autre l'âge d'or. — Ils disent unanimement qu'il s'est dégradé lui-même et que, par cette dégradation, il a perdu son bonheur, et est tombé dans un état dénué de lumière et de puissance, qui l'oblige de recourir à une religion ou à un rattachement à Dieu pour récupérer le bien perdu; ce qui ne se rattache physiquement à rien et ne procure aucun avantage sensible, ne peut pas raisonnablement être donné pour une religion à des hommes qui savent raisonner.

La religion est et doit toujours être écrite allégoriquement à cause de l'abus que l'homme animal en pourrait faire. Elle doit toujours parler à l'âme qui la comprend, la respecte et en use. L'allégorie est une barrière, qui la garantit de la profanation de l'homme

exclusivement matériel, qui ne peut donc pas en comprendre l'esprit.

Moïse nous dit que Dieu mit l'homme dans le Paradis terrestre entre l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal, avec défense de manger du fruit de ce dernier.

Le paradis terrestre n'est pas un lieu, mais un état de l'esprit humain.

Adam n'est pas un individu, mais l'esprit dominant de la première race humaine. — L'arbre de vie est la lumière infuse ou l'esprit de prescience que les payens représentent par Prométhée. — L'arbre de la science du bien et du mal est la lumière acquise par la science, l'étude, le raisonnement, etc. — C'est dans le paganisme : Epiméthée.

L'homme qui a mangé du fruit de l'arbre de la science est mort de suite à la lumière de la prescience ; il est tombé dans la misère que cause l'aveuglement, car c'est faute de se connaître que l'homme est malheureux.

Ayant préféré la lumière de la science à celle de la prescience, comme il fait encore aujourd'hui, il a transmis son état de misère à sa postérité. Voilà le péché originel qui ne peut être réparé que par une puissance lumineuse et agitante capable de remettre l'homme dans l'état heureux, dont il s'est éloigné. Cette puissance est celle de la religion chez tous les peuples civilisés, et chez nous celle du christianisme qui procure la science infuse et la faculté d'opérer des prodiges, ainsi que le Christ en a donné l'exemple par lui-même et par ceux qui ont observé ses préceptes.

Les payens, par une fiction très ingénieuse, nous apprennent que la lumière sur la destinée humaine est renfermée dans l'écriture religieuse, qu'ils nomment aussi la *Bible* ou le livre par excellence.

Ils disent que l'allégorie a eu deux enfants jumeaux, qui sont la Bible et le sort humain, Biblis et Conus. — La Bible, amoureuse de son frère, voulait s'unir à lui, pour que les hommes pussent connaître leur destin; mais, faute par le sort humain de vouloir coopérer conjointement avec la Bible au bien de l'humanité, la malheureuse Bible à demi morte ne fait plus que répandre un raisonnement lamentable par une fontaine formée de ses pleurs.

Quelle ingénieuse théologie? Comment peut-il y avoir des gens assez dépourvus de charmes ravissants de l'imagination pour ne pas trouver un plaisir extrême dans des dogmes profonds recouverts de voiles aussi industrieux?

Nous ne voyons pas encore comment le Soleil, en passant par les cases du Zodiaque, peut dédommager l'homme de sa perte ou faire regarder comme illusoire la réparation opérée par l'effet de la religion. Nous voyons que Dupuis, dépourvu de connaissances théologiques et aveuglé par son système, a pris l'inverse de la chose en nous donnant le Christ pour l'emblème du Soleil, tandis que c'est le Soleil qui est l'emblème du Christ.

Si la marche du Soleil est l'expression de toutes les religions sans exception, comment peut-elle être celle du christianisme qui diffère de toutes les religions par son essence, sa puissance et ses résultats.

Ce qui distingue essentiellement le dogme du christianisme de ceux des autres religions, c'est la manière de concevoir Dieu en trois personnes, qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

On a déjà corrompu ce premier dogme en en faisant un mystère incompréhensible, tandis que c'est la première leçon qu'on donne aux cathécumènes, comme la première porte pour entrer dans le Christianisme et sans laquelle on ne peut pas la comprendre. — Le Christ n'a pas dit de faire de ce dogme un mystère; au contraire, il a dit instruisez-les et baptisez-les, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

CLAUDE DE SAINT-MARTIN, *publié par* ERNEST BOSC.

(A suivre.)



ESSAI DE MICKIEWICZ
Sur Jacob BŒHME

Adam Mickiewicz estimait très haut certains mystiques. Il a traduit des sentences et réflexions tirées des œuvres de Jacob Boehme, d'Ange le Silésien et de Saint-Martin. Il disait de ce dernier dans son cours (1) : « Il y a, dans l'histoire d'autres nations, des hommes importants pour l'histoire des Slaves. Le théosophe français Saint-Martin est de ceux-là. » Un autre, théurge et théosophe encore plus mystérieux, juif portugais, Martinez Pasqualis, voyageant en France, a lié connaissance avec Saint-Martin. Plus tard, Saint-Martin, entraîné vers les études mystiques et voulant approfondir à fond les questions religieuses, apprit l'allemand pour se livrer à la lecture du célèbre théosophe Jacob Bœhme. C'est vers cette époque qu'il eut des relations avec quelques Russes et Polonais, qui ont porté en Russie ses ouvrages et ses

(1) *Littérature slave*, t. II, 192.

opinions. C'est de là que vint l'origine du mouvement religieux en Russie.

Cependant, c'est Bœhme que Mickiewicz mettait au premier rang, et il disait de lui le 2 mai 1852 : « Bœhme est le plus grand des mystiques de nos temps ; c'est une âme qui brûle d'une grande et pure flamme et peint ses visions en des paroles de feu. Il est, lui aussi, un prophète de Dieu et un voyant qui est, pour les peuples de la chrétienté présente, ce qu'était Isaïe pour les Hébreux. »

Dans ses dernières années, Mickiewicz aimait à soulever des questions relatives aux problèmes mystiques et à l'histoire de la Rome antique. De là viennent le fragment publié sur l'élection de Nerva, le fragment inédit sur l'origine des peuples italiques et l'essai sur Bœhme.

En novembre 1853 « un soir », dit « Armand Lévy, Mickiewicz, qui m'a vu dans la journée chercher un ouvrage de Bœhme dans la bibliothèque de l'Arsenal, me dit : « Assieds-toi, prends la plume et écris ce que je vais te dicter. » En apercevant Lévy sténographier, il exprima le regret de n'avoir pas su plus tôt qu'il connaissait la sténographie, car la dictée ordinaire le fatiguait beaucoup à cause des répétitions inévitables et de la perte de temps. Depuis lors, Lévy lui rapportait le lendemain sa sténographie copiée au net que Mickiewicz relisait et corrigeait. Encore une séance et le travail sur Bœhme aurait été terminé ; mais pendant plusieurs semaines Lévy ne put se trouver une seule soirée seul à seul avec Mickiewicz, dont la pensée, plus tard, fut absorbée ailleurs.

Jacob Bœhme naquit, en 1575, à Alt Seidenberg, près Goerlitz en Silésie. Les renseignements biographiques qu'on a sur lui nous ont été transmis par son disciple A. von Frankenberg. Bœhme était d'une famille de paysans et savait à peine lire et écrire. Il servait comme berger jusqu'à l'âge de neuf ans, ensuite il travaillait chez un cordonnier. Sa piété l'exposait aux plaisanteries de ses compagnons. Au cours de ses voyages, entrepris pour se perfectionner dans sa profession, il entendait fréquemment des disputes théologiques qui passionnaient cette époque et qui firent naître en lui le désir de chercher la vérité.

D'après Mickiewicz, « Bœhme, cordonnier allemand, créa, en dehors des écoles, un vaste système théosophique (1) et exerça une grande influence sur les philosophes allemands ». Schelling approfondissait les écrits de Bœhme, et c'est Saint-Martin qui fournit à Schelling de quoi développer et compléter ce système, de sorte que, autant qu'on peut juger à présent le système de Schelling, celui-ci n'est autre chose qu'un mélange des idées de Bœhme et de Saint-Martin.

Bœhme était par excellence un autodidacte. En écrivant son plus important ouvrage, *Aurore*, il n'avait aucun livre sous la main, sauf la Bible, et il atteste lui-même qu'il puisait « non dans les sciences humaines, mais dans le livre que Dieu a ouvert dans mon âme ; et je n'ai pas besoin d'autre livre ». Au milieu

(1) A. Mickiewicz, *Cours de littérature slave*, IV, 350.

d'une fervente prière il eut une révélation : « J'ai vu et compris plus en un quart d'heure que je n'eusse appris en de longues années dans les écoles et les universités. Quand je réfléchis pourquoi je prends la plume pour écrire, au lieu de laisser cette peine aux personnes d'un esprit et d'une science plus vastes, mes pensées s'enflamment et une puissance mystérieuse me contraint à écrire. Toutes mes autres décisions s'évanouissent. Les idées et les voix qui me parlent reviennent et absorbent tout, et il me faut obéir à ma vocation. C'est un devoir que je dois accomplir contre ma volonté. »

En 1594, Bœhme se maria avec la fille d'un boucher et eut quatre enfants, il vécut en parfaite harmonie, jusqu'à sa mort, avec sa femme et ses enfants. Ses visions se renouvelèrent trois fois et alors il put « lire dans les secrets des cœurs et comprendre les mystères de la création »; cependant il continuait à s'occuper de sa profession et de l'éducation de ses enfants. Ce n'est qu'en 1610 qu'il écrivit *Aurore*. Ce manuscrit parvint entre les mains d'un grand seigneur voisin qui le fit copier et le communiqua à plusieurs personnes, entre autres à Grégoire Richter, pasteur à Goerlitz. Celui-ci, du haut de la chaire, condamna l'œuvre de Bœhme, et les autorités de Goerlitz défendirent au cordonnier de faire œuvre d'auteur. Pendant sept ans il se conforma à cette défense. Mais, en 1619, il eut une quatrième vision, et sur le conseil de quelques pieux amis, il se mit à écrire; il rédigea tous ses ouvrages, à part *Aurore*, dans les cinq dernières années de sa vie, ayant presque com-

plètement abandonné sa profession de cordonnier et vivant de secours servis par ses amis. Il n'a rien donné lui-même à l'impression, mais, de son vivant encore, A. von Frankenberg publia ses trois écrits : De la véritable pénitence, de la véritable paix et de la vie surnaturelle, sous le titre : *La Voie vers le Christ*. Le pasteur Kichter, de sa chaire, attaqua de nouveau Bœhme avec violence et publia contre lui un opuscule en latin. Bœhme lui répondit par un écrit apologétique ; l'autorité de Goerlitz lui donna ordre de quitter la ville pour un certain temps.

Il est allé à Dresde, où il reçut bon accueil. L'automne, étant allé voir ses amis en Silésie, il est tombé malade et demanda d'être ramené à Goerlitz où, après une semaine de souffrances, il s'éteignit le 17 novembre 1624.

Voici les titres des ouvrages de Bœhme avec les dates où ils furent écrits :

1612. — *Aurore* (Aurora, oder die Morgenröthe im Aufgang).

1619. — *Les Trois Principes*, avec appendice sur « la Vie triple de l'Homme ».

1620. — *De la Vie triple de l'homme*, réponse à quarante questions de l'âme.

De l'Incarnation du Christ, de sa vie, de son nom, de sa résurrection et de l'arbre de la foi.

Des six Points Mystiques.

Du Divin Mystère du ciel et de la terre.

Sur les Temps derniers.

1621. — *De Signaturâ Rerum.*
Des Quatre Complexions.
Apologie.
Réflexions sur E. Stiefeln.
1622. — *De la Véritable Pénitence.*
De la Véritable Paix de l'âme.
De la Réincarnation.
De Pœnitentiâ.
1623. — *De la Providence.*
De la Destination du Salut.
Mysterium magnum de la Genèse.
1624. — *Tableau des principes.*
De la Vie spirituelle.
De la Contemplation divine.
Des deux Plans Christiques, conversation d'une âme éclairée avec une âme non éclairée.
Apologie contre G. Richter.
179 Questions théosophiques tirées du « Mysterium magnum ».
Livre de prières.
Tableau des Révélations divines de mondes triples.
De l'Erreur d'Ézéchiel.
Du Jugement dernier.
Lettres théosophiques à diverses personnes.

Les ouvrages de Bœhme se sont vite propagés en Allemagne. En 1641, le roi d'Angleterre, Charles Ier, a envoyé à Goerlitz un savant pour traduire les écrits de Bœhme.

Mickiewicz, après avoir résumé la doctrine de Bœhme, se proposait d'examiner tout son système. On voit, d'après les fragments qu'il a laissés, comment il comprenait la doctrine du théosophe allemand ; mais il nous manque la partie critique et la synthèse des conclusions.

LADISLAS MICKIEWICZ.

Traduit par M. Niegusz.



NOTICE

SUR UNE THÉORIE AJOUTÉE

PAR THABIT BEN KORRAH

A L'ARITHMÉTIQUE SPÉCULATIVE DES GRECS,

PAR M.-F. WOEPCKE

L'état actuel de nos connaissances sur les sciences chez les Arabes ne permet pas encore de publier leurs ouvrages sur cette matière uniquement comme tels, et dans le seul but de faire connaître le développement historique des sciences chez les Arabes. Avant d'en arriver là, il faut encore qu'on prenne des morceaux choisis dans les différentes époques de ce développement, pour détruire le préjugé, trop longtemps établi, que les Arabes n'ont su que reproduire ou commenter les ouvrages grecs dans lesquels ils avaient étudié les sciences.

C'est cette raison qui me détermine à publier l'extrait suivant d'un morceau contenu dans le manuscrit 952, 2, suppl. arabe de la Bibliothèque impériale. Ce morceau a pour auteur le célèbre Thâbit Ben Korrah, né en 221, et mort en 288 de l'hégire, et doit

en conséquence avoir été composé dans la dernière moitié du neuvième siècle de notre ère.

Thâbit se propose, dans ce petit traité, de donner une théorie rigoureuse de la construction de certains couples de nombres, dont voici la propriété caractéristique. L'un de ces nombres étant déficient et l'autre excédant, la somme des diviseurs du nombre déficient est égale au nombre excédant, et la somme des diviseurs du nombre excédant est égale au nombre déficient. Dans le manuscrit dont je me sers ici, ces nombres sont appelés *se invicem amantes;* au contraire, dans les cinquante et un traités des *Ikhouân Alçafâ*, où se trouve aussi, dans le traité de l'arithmétique, une définition de ces nombres, ils sont appelés *congeneres*. Ils sont connus des modernes sous le nom de *nombres amiables*.

Je ne peux pas entrer ici dans des recherches historiques sur cette matière. Je me propose de les donner à une autre occasion. En attendant, je renvoie à la notice historique très incomplète donnée par Euler au commencement de son beau mémoire *De Numeris amicabilibus*, p. 23 et suiv. du II° volume des *Opuscula varii argumenti*. Berlin, 1746-51, in-4. Thâbit Ben Korrah lui-même donne quelques détails à ce sujet dans une sorte d'avant-propos, dont on trouve ci-dessous la traduction textuelle.

Je n'ai supprimé dans la traduction de ce traité que les démonstrations des dix propositions dont il se compose. Ces démonstrations sont conçues dans le genre de celles qu'on trouve dans les livres arithmétiques des Éléments d'Euclide, et sont accompagnées

de figures où l'on représente les nombres dont il s'agit, dans chaque proposition, par des lignes. Comme une reproduction de ces démonstrations aurait décuplé l'étendue de cette notice, j'ai dû me borner à ne donner que les énoncés des propositions, vu le peu d'espace que ce journal peut accorder à des publications de ce genre. Mais, pour satisfaire les géomètres, j'ai placé en note des démonstrations de ces propositions en me servant de la notation algébrique moderne, où le plus souvent la démonstration se réduit à la simple inspection d'une identité.

Voici maintenant la traduction de la petite introduction et des énoncées des propositions du traité de Thâbit Ben Korrah.

TRAITÉ COMPOSÉ PAR ABOUL HAÇAN THABIT BEN KORRAH SUR LA MANIÈRE DE TROUVER DES NOMBRES AMIABLES D'APRÈS UNE MÉTHODE FACILE.

Aboûl Haçan Thâbit Ben Korrah a dit la manière dont Pythagore et les anciens philosophes de son école employaient les nombres dans leur doctrine, la prédilection qu'ils avaient pour cet emploi, et la manière dont ils s'en servaient comme d'illustrations dans la plupart des théories de leur philosophie qu'ils désiraient établir ; ce sont des choses fort répandues et connues parmi ceux qui s'occupent des ouvrages des Grecs. Parmi les nombres que ces philosophes employaient de cette manière, il y eut surtout deux genres qu'ils avaient besoin de trouver. Un de ces deux genres est fort connu ; ce sont les nombres qu'on appelle *parfaits* ; l'autre, ce sont les nombres qu'ils

avaient l'habitude de désigner par le terme d'*amiables* ; or, ces nombres furent construits et mentionnés par eux. Quant au nombre *parfait*, il est connu que lorsqu'on additionne tous ses diviseurs, leur somme est exactement ce nombre même. Les deux espèces coordonnées au nombre parfait, ce sont le nombre excédant et le nombre déficient. Le nombre *excédant* est un nombre tel que, si l'on additionne tous ses diviseurs, cette somme est plus grande que le nombre même. Le nombre *déficient* est un nombre tel que si l'on additionne tous ses diviseurs, cette somme est plus petite que le nombre même. La différence entre le nombre et la somme de tous ses diviseurs est appelée *excès*, lorsque c'est un nombre excédant, et *défaut* lorsque c'est un nombre déficient. Quant aux nombres qu'on appelle *amiables*, ce sont deux nombres tels que, si l'on additionne tous les diviseurs de l'un des deux nombres, cette somme est égale à l'autre nombre, qui est le conjugué de celui dont on a additionné les diviseurs. De ces deux genres que nous venons de mentionner, ce sont les nombres parfaits dont Nicomaque décrivit la méthode pour les trouver, sans cependant en donner la démonstration. Euclide, au contraire, décrivit la méthode qui sert à les trouver et eut soin d'en donner aussi la démonstration dans les livres arithmétiques de son traité des Éléments. Il plaça cette théorie à la fin de ses recherches, et comme le plus haut degré auquel il s'élevât, de sorte que certaines personnes ont cru que cette théorie était son but le plus élevé, et le dernier degré des recherches contenues dans ces livres. Quant aux nombres

amiables, je n'ai trouvé qu'aucun de ces deux auteurs en ait fait mention, ni qu'ils leur aient voué une attention quelconque. Or, lorsque la théorie de ces nombres s'est présentée à mon esprit, et que j'ai trouvé pour eux une démonstration, je n'ai pas voulu, puisque la mention qui a été faite de ces nombres a été celle que je viens de dire, donner cette démonstration sans l'établir avec une précision parfaite. C'est donc moi qui établirai cette théorie après avoir fait précéder certaines propositions nécessaires à ce sujet, et qui sont les suivantes :

1. Tout nombre superficiel ayant pour côtés deux nombres premiers, n'est divisé par aucun nombre, hormis ces deux nombres.

2. Tout nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés un nombre premier, et pour l'autre un nombre composé, est divisé par ses deux côtés, par chaque nombre qui divise le côté composé, et par chaque nombre qui résulte de la multiplication du côté premier en chaque nombre qui divise le côté composé ; mais par aucun autre nombre, hormis ceux qu'on vient de dire.

3. Tout nombre superficiel ayant pour côtés deux nombres composés, est divisé par les nombres suivants parmi les autres nombres : ses deux côtés ; chaque nombre qui divise ses côtés ; chacun des côtés multiplié en chaque nombre qui divise l'autre côté ; chaque nombre produit par la multiplication de chaque nombre qui divise l'un des deux côtés en chaque nombre qui divise l'autre côté, et aucun autre nombre, hormis ceux-ci.

4. Dans toute série de nombre se succédant en progression double, quel que soit le nombre des termes, le plus grand de ces nombres surpasse la somme des autres nombres d'une quantité égale au plus petit ; et la même chose a lieu, lorsque le plus petit de ces nombres est l'unité.

5. Lorsqu'on additionne une suite de nombres se succédant en progression double à partir de l'unité, et qu'on en obtient une certaine somme, puis que l'on multiplie le plus grand des nombres additionnés par un nombre premier autre que deux : alors le nombre produit par cette multiplication sera un *nombre parfait*, si le nombre premier est égal à la somme obtenue ; si le nombre premier est plus petit que cette somme, le produit sera un *nombre excédant ;* et si le nombre premier est plus grand que la somme, le produit sera un *nombre déficient ;* et la quantité de son excès, si c'est un nombre excédant, ou de son défaut, si c'est un nombre déficient, est égale à la différence entre la somme et le nombre premier précédemment mentionnés.

6. Si l'on additionne une suite de nombres se succédant en progression double à partir de l'unité inclusivement, et qu'on en obtienne une certaine somme, puisqu'on multiplie le plus grand des nombres additionnés par un nombre superficiel, dont les deux côtés sont deux nombres premiers différents, autres que deux, le nombre produit sera un nombre excédant ou un nombre déficient. Ou bien, le nombre superficiel est plus petit que la somme obtenue plus le produit de cette somme par la somme des deux

côtés du nombre superficiel ; alors le nombre produit est un nombre excédant, et la quantité de son excès est égale à l'excès des deux quantités susdites sur le nombre superficiel. Ou bien le nombre superficiel est plus grand que la somme obtenue, plus le produit de cette somme par la somme des deux côtés du nombre superficiel ; alors le nombre produit est un nombre déficient, et la quantité de son défaut est égale au défaut des deux quantités susdites par rapport au nombre superficiel.

7. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier est le plus petit, le nombre solide ayant pour un de ses côtés le troisième nombre, pour second côté la somme du troisième et du quatrième nombre, et pour troisième côté la somme du troisième et du second nombre, sera égal au nombre solide, ayant pour un de ses côtés le troisième nombre, pour second côté le quatrième nombre, et pour troisième côté la somme du quatrième et du premier nombre.

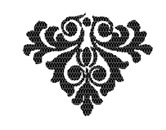
8. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier est le plus petit, le nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés le troisième nombre et pour second côté le second nombre, plus le quatrième nombre, plus deux fois le troisième nombre, sera égal au nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés le quatrième nombre et pour second côté la somme du quatrième et du premier nombre.

9. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier

est le plus petit, le rectangle qui résulte de la multiplication du dernier de ces nombres par le premier plus le dernier moins un, est égal au nombre qui résulte de la multiplication du troisième de ces quatre nombres par la différence entre le rectangle produit par la multiplication du dernier par la somme du premier et du dernier, ce rectangle étant diminué de l'unité, et entre le rectangle produit par la multiplication du quatrième et du troisième nombre moins un par le second et le troisième nombre moins un.

10. Pour trouver des nombres amiables, tant que nous voudrons, prenons des nombres se succédant en progression double à partir de l'unité, celle-ci inclusivement. Que ce soient les nombres *a*, *b*, *c*, *d*, *e*. Prenons-en la somme comme on le fait pour la construction des nombres parfaits ; que la somme de *a*, *b*, *c*, *d*, *e* additionnés ensemble soit le nombre *z*. Ajoutons au nombre *z* le dernier des nombres dont on a pris la somme, à savoir le nombre *e* ; que leur somme soit le nombre *h*. Puis retranchons du nombre *z* le nombre qui précède *e*, à savoir *d* ; que le résidu soit *t*. Maintenant, si chacun des deux nombres *h*, *t*, est un nombre premier autre que deux, ce sera ce que nous désirons ; sinon, nous continuons la série des nombres, dont on prend la somme, jusqu'à ce qu'on arrive à des combinaisons qui donnent pour ces deux nombres des nombres premiers. Que les deux nombres *h*, *t* soient des nombres premiers, et que le nombre deux ne soit pas un d'eux ; multiplions l'un par l'autre ; que le résultat du produit soit *q*. Multi-

plions *q* par le dernier des nombres dont on a pris la somme, à savoir par le nombre *e;* que le résultat du produit soit le nombre *l*. Ceci est un des (deux) nombres (qu'il s'agit de trouver); conservons-le. Puis ajoutons le nombre qui suit le nombre *e* dans la série des nombres se succédant en progression double, à savoir le nombre *w*, avec celui qui précède l'avant-dernier nombre de ceux dont on a pris la somme; que la somme de ces deux nombres soit le nombre *m*. Puis que le résultat de la multiplication du nombre *m* par le nombre *w* soit le nombre *n;* retranchons-en un et posons le reste égal au nombre *s*. Si *s* est un nombre premier, alors c'est ce que nous désirons, sinon, nous continuons la série des nombres dont on prend la somme, jusqu'à ce qu'on arrive à un point où ce nombre devient un nombre premier. Que *s* soit un nombre premier; multiplions-le par le nombre *e;* que le résultat de cette multiplication soit le nombre *o*. Je dis que les deux nombres *l*, *o*, sont deux nombres amiables.



ASTROLOGIE

A propos de la mort de M. Ernest Legouvé

Si mes informations sont correctes, l'acte de naissance de M. Legouvé donnerait pour lieu et date de nativité : Paris, le 15 février 1807, à 8 heures du matin.

A l'égard de l'authenticité de cette donnée, il ne semble pas superflu d'ajouter la remarque que le document en question aurait échappé à la destruction lorsque l'incendie anéantit les registres de l'Etat civil à Paris en 1871 ; un extrait, conservé dans les cartons du lycée Bourbon (depuis lycée Condorcet), où le futur académicien fit ses études, aurait en effet permis la reconstitution certaine de l'acte original.

Mais la vraisemblance du jour et surtout de l'heure indiqués nous est encore bien mieux démontrée par la manière dont les déductions, que permet le thème de nativité calculé sur ces bases, correspondent à la personnalité et à la vie de M. Legouvé.

Ce thème (voir fig. 1) est caractéristique, tout d'abord, par la configuration suivante : Vénus en

Exaltation près de l'Horoscope (*); la Lune, qui est également en Exaltation et qui, dans le Taureau, se trouve sous la Domination de Vénus, envoyant un aspect sextile à l'Horoscope; Jupiter, Maître de l'Horoscope, en trigone avec la Lune.

Or l'intervention de ces trois Planètes dans l'orientation congénitale des facultés morales, intervention qui s'affirme ici d'après des lois astrologiques bien établies, nous explique nettement les qualités de cœur et d'esprit que l'unanimité de ceux qui ont approché M. Legouvé se plaisait à louer en lui : une sensibilité affinée, une grande bonté, la douceur du caractère, le charme, les manières accueillantes et toujours courtoises, la modération de l'esprit, le goût de la forme, l'optimisme et la joie de vivre.

Remarquons en passant que l'influence prépondérante de Vénus, telle qu'elle est indiquée par le thème de nativité, se trouve clairement écrite aussi dans le type planétaire que révèle le visage.

D'autre part, l'aspect sextile que reçoit encore le méridien supérieur de Mercure, placé lui-même en Signe d'Air, et le semi-sextile presque exact de cette Planète vers l'Horoscope, mettent en lumière ses aptitudes, ses goûts et son activité littéraires; et le sextile très prochain du Soleil au Milieu du Ciel, joint à la circonstance que Vénus et la Lune, toutes deux en rapport avec l'Horoscope, sont en Exaltation, apparaît à l'analyse comme cause adéquate des succès

(*) Le demi-arc diurne de ♀ (1/2 ad) étant de 78°8'39" et sa distance au Méridien [Δ (♀ — MC)] = 75°12'22", cette Planète est à 2°56'17" au-dessus de l'horizon.

qu'il a remportés et des distinctions honorifiques qui sont venues le trouver (*).

La concordance que nous venons d'observer entre le thème de nativité, calculé sur les données que fournit l'acte de naissance, et certains traits des plus saillants de sa personne et de sa vie, semble donc démontrer que l'heure de nativité proposée approche sensiblement de la véritable. Nous pouvons ainsi nous en servir comme base à peu près sûre pour y asseoir la recherche des causes astrales qui ont vraisemblablement déterminé la mort, recherche qui forme l'objet particulier de cette notice.

L'existence de M. Legouvé a présenté un cas de longévité remarquable, accompagnée, jusqu'à l'extrême limite, d'une étonnante verdeur. Mort à l'âge de 96 ans et 1 mois, l'aimable vieillard avait fait preuve, physiquement, d'une rare résistance aux morsures du temps, et l'on sait que, jusqu'au dernier jour de sa vie, il est resté en pleine possession de ses facultés mentales et a pu manifester son activité littéraire.

Au point de vue des facteurs astraux, la puissance du capital vital dont la Nature l'avait doté tient

(*) En admettant donc comme véritable le thème de nativité donné ici, on peut faire cette remarque que la renommée littéraire de M. Legouvé eût pris plus d'ampleur sans doute si à sa naissance, le Soleil avait été plus brillant, outre que l'ascension de sa destinée a dû se trouver enrayée dans une certaine mesure par le fait que Jupiter, Maître de l'Horoscope et du Milieu du Ciel, était en Chute, et le Milieu du Ciel en quadrature de Mars. Etant données les circonstances qui régissaient ainsi sa nativité, on peut dire que, dans la réalisation des possibilités de destinée que la Nature avait mises à sa disposition, M. Legouvé a donné sa pleine mesure.

encore à l'action prépondérante et fort avantageusement combinée de Vénus, de la Lune et de Jupiter, la première située sur l'Ascendant, la seconde gouvernée par Vénus et fortifiant l'Ascendant par son sextile prochain, alors qu'elle-même y est aidée par un sextile prochain de Jupiter, Maître de l'Horoscope.

Tout au plus pourrait-on s'étonner à première vue que le Soleil, régulateur général de la puissance vitale, ne soit pas, dans ce thème, disposé de manière à exercer une action plus profonde sur la vitalité : assez avancé en XII, en quadrature prochaine avec la Lune et sur le même parallèle presque que Saturne (1), son activité n'était guère désignée ici pour reculer les limites de sa vie d'une manière aussi considérable.

L'opposition presque exacte qu'on remarque dans le thème de nativité, de Mars à l'Ascendant, me semble plutôt indicatrice d'accidents violents (on sait que M. Legouvé n'y échappa point) que de fréquentes atteintes à l'état de santé. Étant donné en effet que Mars était dans le trigone presque exact de la Lune et que celle-ci fortifiait l'Horoscope par un sextile, l'influence lunaire devait tenir l'action pathogène de Mars pendant longtemps en échec, et cela d'autant plus qu'elle y était aidée par la coopération de Jupiter (2) et de Vénus (3).

---

(1) La déclinaison du Soleil est — 12°56'8", celle de Saturne — 12°33'56".

(2) En tant que Maître de l'Horoscope et en trigone avec la Lune et en trigone avec Mars, bien que ce dernier aspect soit sur le point de disparaître.

(3) En raison de sa position près de l'Ascendant et de ses rapports avec la Lune et Jupiter.

Mais l'aspect le plus saillant de l'action martienne dans ce thème était le rôle d'anarète (destructeur final de la vie) qui, à mon avis, était dévolu à cette Planète.

Il est vrai qu'à priori la présence de Saturne en VIII près de la Pointe semblait désigner plutôt celui-ci pour cette fonction. Remarquons cependant que Saturne est en sextile prochain avec Mars, son Maître, ce qui le place plus particulièrement dans la dépendance de ce dernier (1), et que la position angulaire de Mars en opposition presque exacte à l'Horoscope (centre de réaction des facteurs vitaux) devait faire que l'action néfaste de cette Planète sur la vie fût plus profonde et plus directe que ne pouvait l'être celle de Saturne. Toutefois l'activité de ce dernier devait y participer en raison de sa détermination locale en VIII, la détermination par position corporelle étant de toutes la plus efficace.

Si les vues que je viens d'exprimer sur le rôle de Vénus, de la Lune et de Jupiter comme facteurs de la longévité de M. Legouvé et sur celui de Mars comme principal anarète, avec la participation de Saturne, sont fondées, nous devrons constater dans les circonstances astrales qui ont précédées la mort de M. Legouvé : 1° une activité particulière de Mars, ayant déterminé une profonde dissonance dans l'ordre organique; et accessoirement une activité semblable, mais plus faible, de Saturne; 2° un affaiblissement ou une perturbation marquée des activités vénusienne,

(1) Théorie de Morin.

lunaire et jupitérienne, notamment de la lunaire, parce que sa détermination particulière dans notre thème (par sextile de la Lune à l'Horoscope) se greffe sur son rôle général de régulatrice du métabolisme; ou, à défaut de ces troubles, des déterminations locales menaçantes, affectant ces mêmes activités.

Déjà nous avons pu constater que la mort de M. Legouvé a été subite, suivant en cela le mode martien, et non le saturnien, où elle est habituellement précédée, lorsqu'elle est naturelle, de longue maladie où la vie s'en va par lambeaux.

Passons donc maintenant en revue les configurations aux divers moments astrologiques qui constituent les prolongements pour ainsi dire de la nativité, et dont l'analyse révèle les éléments déterminant l'évolution des facultés et de la destinée.

1° *Directions*.— De toutes les Directions qui peuvent affecter la vie, celle dont l'échéance se rapproche le plus de la date de la mort, est la Direction de Jupiter à la conjonction de Mars ($\alpha = 95°46'41''$) (1).

Il semble bien que dans la plupart des cas il faille une série convergente de Directions pour déterminer la mort. Mais si nous mettons en ligne de compte l'âge avancé auquel était parvenu M. Legouvé et où — comme dans la première enfance — l'organisme humain semble beaucoup plus sensible à l'action physiologique des astres; si, de plus, nous considé-

(1) La Direction qui se rapproche le plus ensuite est celle de l'Ascendant à la quadrature dextre du Soleil. Elle donne pour arc 97°27'24". Mais elle est à échéance trop éloignée pour être considérée ici.



rons combien cette Direction est caractéristique en ce qu'elle conduit le Maître de l'Horoscope, donc un des principaux régulateurs de la vie, à la conjonction avec une Maléfique aussi puissamment disposée et déterminée que Mars, nous serons suffisamment fondés à prendre cette Direction pour pivot central de nos observations ultérieures (1).

En tout état de cause elle devait, *a priori*, se manifester par un effet particulièrement profond en raison de la position angulaire de Mars, en opposition presque exacte à l'Horoscope ; et en vertu de cette même opposition de Mars et du rôle de Jupiter comme Maître de l'Horoscope, elle devait pour le moins provoquer une

---

(1) Voici les données pour cette Direction :

	Latit.	Déclin.	Asc. Dr.
Jupiter. . . .	— 0° 17′	— 20° 50′ 8″	300° 15′ 28″
Mars.	+ 4° 7′ 12″	+ 8° 4′ 44″	171° 40′ 22″
	Diff. Asc.	**Dist. au MC**	**1/2 arc diurne**
Jupiter. . . .	— 25° 48′ 12″	35° 51′ 19″	64° 11′ 48″
Mars.	+ 9° 20′ 36″	92° 43′ 47″	99° 20′ 36″

Jupiter et Mars se trouvant ici de côtés opposés du méridien, c'est la formule suivante qui doit servir pour le calcul de la Direction :

$$\alpha \text{ Dir.} = \Delta\,(♃ - \text{MC}) + \frac{(1/2\ \alpha \text{ diurne } ♃) \times \Delta\,(\text{MC} - ♂)}{1/2\ \alpha \text{ diurne } ♂}$$

On trouvera ainsi : $\frac{(1/2\ \alpha \text{ diurne } ♃) \times \Delta\,(\text{MC} - ♂)}{1/2\ \alpha \text{ diurne } ♂} = 59°55'22''$

ce qui ajouté à 35°51′19″ donne pour arc de Direction 95°46′41″.

Cet arc — selon qu'on emploiera la méthode d'équation de Ptolémée ou de Magin — conduit à la fin de la quatre-vingt-seizième ou de la quatre-vingt-dix-septième année. M. Legouvé, étant mort le 14 mars 1903, avait donc 96 ans et un mois.

violente crise organique. Mars étant angulaire, donc plus puissant que Jupiter, et ayant le Capricorne, lieu où était situé ce dernier, pour Signe d'Exaltation, ce qui lui donnait une certaine Domination sur cette Planète, alors que celle-ci est en Exil dans le Signe occupé par Mars, l'activité martienne devait de toute évidence prédominer largement sur la jupitérienne.

2° *Progression Lunaire.* — Sans vouloir donner à ce facteur autant d'importance que le font habituellement nos confrères anglais, il est cependant intéressant d'y rattacher quelques remarques. Les configurations en Progression peuvent, en effet, être assimilées à des Directions.

En examinant donc les positions planétaires au matin du 22 mai 1807, moment qui correspond au début de la quatre-vingt-dix-septième année de M. Legouvé, on verra que la $Lune^{Pr}$ (1) au 7e degré du Sagittaire vient d'une opposition qu'elle a formée la veille avec le $Soleil^{Pr}$ (O° des Gémeaux) et sous l'influence de laquelle elle se trouve encore, et qu'elle est en même temps parvenue à la quadrature exacte de $Vénus^{N}$ et sur le point de former une quadrature avec $Mars^{Pr}$ au 10e degré de la Vierge (qui, ainsi, se trouvait depuis quelque temps en opposition à $Vénus^{N}$). C'est la coïncidence de cette double quadrature qui devait donner à la phase lunaire une portée et une signification spéciales.

---

(1) L'indice Pr veut dire : dans le thème de Progression, de même que N voudra dire : dans le thème de nativité, D dans la Direction, R dans le thème de Révolution solaire, r dans celui de Révolution lunaire, p, de passage.

Le Soleil, de son côté, est arrivé à la déclinaison exacte de la Lune^{N}, et Saturne, rétrograde au 5e degré du Scorpion, approche sensiblement de la déclinaison de Vénus^{N} et la trouble de ce fait.

Les autres Planètes ne donnent lieu à aucune obser-

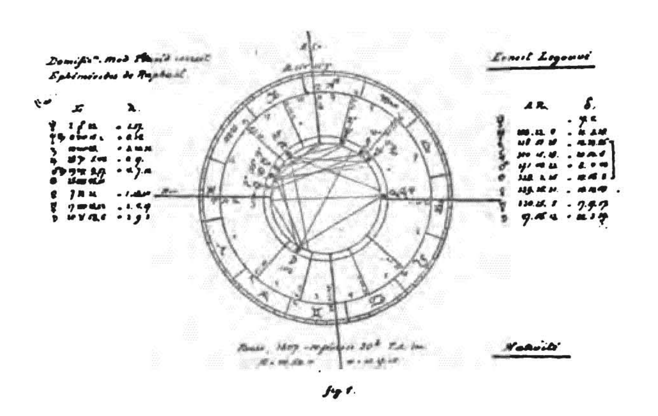


fig 1.

vation particulière : Jupiter se tient au 12e degré du Verseau, Vénus au 4e du Cancer et Mercure au 8e du Taureau.

3° *Révolution solaire.* — M. Legouvé s'étant trouvé à Paris au moment où le Soleil retournait à sa Longitude radicale le 15 février 1903, à 3 h. 27 m. 28 s., temps astronomique moyen à Paris, c'est *pour ce lieu* et pour cet instant que nous avons dû dresser le thème de Révolution solaire régissant sa quatre-vingt-dix-septième année.

En nous y reportant (voir fig. 2) et en y cherchant d'abord Mars, nous trouvons cette Planète angulaire

au Méridien inférieur et en Exil dans la Balance, donc puissant et mauvais. De plus il trouble l'activité de la Lune, qui, à 3° de distance, est sur le point de le rejoindre. Cette dernière était d'ailleurs en même temps en dissonance avec le Soleil^R et Jupiter^R par sesquiquadrat, aspect qui est à retenir en raison des rapports que la Lune avait avec ces deux Planètes en nativité.

Vénus, qui est Maîtresse de Mars ici et qui était partiellement régulatrice de la vie en nativité en raison de sa position sur l'horizon oriental, subit en Révolution les déterminations de la Maison VIII, Maison de la mort.

Remarquons ensuite que Saturne, anarète participant en nativité, est angulaire en Révolution et crée, par son opposition, une forte dissonance affectant l'Horoscope^R, qui tombe dans la quadrature du même Saturne en Nativité, et dont le Maître, le Soleil, en même temps régulateur général de la vie, se trouve en VIII^R près de la Pointe (1) (double détermination qui contenait évidemment une menace pour la vie) et est précisément sous la Domination de Saturne.

Jupiter, enfin, Significateur radical, lui aussi, de la vie, et particulièrement à considérer en raison de la Direction radicale ♃ ☌ ♂, est également passé en VIII, Maison de la mort, et a la déclinaison exacte de

---

(1) L'Asc. Dr. du MC^R étant = 16°19'7",5, celle du Soleil 328° 2'26", la Dist. du MC au Soleil = 48°16'41',5. Son demi-arc diurne étant égal à 74°46'10", le Soleil est à 25°29'28",5 de distance de l'horizon occidental; et le tiers de son demi-arc étant = 24°55'23", il est donc en VIII à 34'5" de la Pointe.



Saturne^{N}, sous la Domination duquel il se retrouve en Révolution.

La position en VIII^{R} des trois Planètes Soleil, Jupiter et Vénus entraîne pour elles une détermination contraire au rôle d'aphètes (1) dans lequel nous avons eu à les considérer jusqu'ici, et qui leur appartenait : au Soleil par sa fonction générale dans notre monde, à Jupiter et à Vénus par leur localisation en Nativité. Cette contrariété devait donc affaiblir leur activité radicale, favorable à la vie et à la santé.

La réunion de Jupiter et de Vénus en VIII^{R} est encore à remarquer en ce qu'elle semble faite pour nous expliquer que M. Legouvé soit mort de la mort la plus douce qu'on puisse désirer, s'étant éteint, sans agonie, en dormant. Ceci paraît en contradiction avec la conclusion qu'on semblait pouvoir tirer de la présence de Saturne en VIII^{N} et en Signe martien. Mais j'y vois une confirmation typique de cette vue que, si les configurations de Nativité déterminent les *possibilités* de la destinée, ce sont les configurations aux moments astrologiques consécutifs qui contribuent plus que celles-là à la *réalisation* des circonstances.

Une constatation des plus importantes à faire finalement est que Saturne se tient en Révolution solaire tout près de l'un des termes de la Direction ♃ ☌ ♂, (Jupiter^{N}) et qu'il touche l'autre (Mars^{N}) par un aspect sesquiquadrat — aspect de *réalisation* — presque exact. Dans cette configuration il incite l'acti-

(1) Aphète : Planète à l'action de laquelle la vie organique semble particulièrement liée.

vité de cette Direction, cela d'autant plus puissamment qu'il est angulaire ; et il ajoute à la signification possible de la Direction (crise vitale), ou la précise, par les déterminations dont il était et est l'objet par sa position en VIII^{N} et par son opposition à l'Horoscope^{R}.

En même temps il est à remarquer que Saturne^{R} approche d'une quadrature de son propre lieu radical, par quoi il rend son activité fondamentale plus pernicieuse.

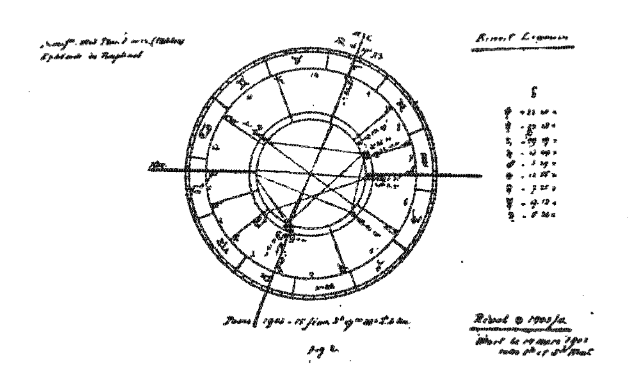
4° *Révolution Lunaire.* — L'état du ciel observé à Paris le 4 mars 1903 à 13 h. 34 m. 18 s. temps local, moyen, instant où la Lune retourne à sa Longitude radicale, ne peut naturellement — en raison de sa proximité de la Révolution solaire du 15 février 1903 — nous montrer de grands changements dans les configurations planétaires comparativement à celle-ci, sauf en ce qui touche le Soleil, Vénus, Mercure et surtout la Lune.

Voici, avec une approximation suffisante, les éléments de ce thème : MC 5♎30, Horosc. 9♉30, XI — 2♏, XII — 23♏, II — 15♑, III — 28 ♒, Lune 20 ♉ 58'6", Soleil 13 ♓, Uranus 25 ♐, Saturne 5♒, Jupiter 3♓, Mars 15 ♎ Rétrogr., Vénus 6♈, Mercure 17 ♒.

Mars^{R} est ainsi angulaire en X, donc toujours très puissant. Il maléficie Vénus^{R} par opposition prochaine, et, devenu rétrograde depuis la Révolution solaire, il se tient entre sa position et celle de la Lune dans cette Révolution, continuant ainsi d'exciter cette conjonction menaçante. Le Soleil est arrivé tout près

du lieu de Vénus^{R} et de l'Horoscope^{N} et excite, par son opposition à Mars^{N}, la Direction radicale ♃ ☌ ♂.

D'autre part, l'Horoscope^{r} est en dissonance par quadrature avec le Soleil^{r} et tombe dans la quadrature de Vénus^{N}, dans la quadrature presque exacte de



Mars^{Pr}, dans l'opposition du Soleil ^{Pr} et tout près du lieu même de la Lune^{Pr}.

Enfin Saturne^{r} excite Saturne^{Pr} par quadrature exacte, et Vénus, en Exil, se trouve également dans la quadrature de son lieu de Progression, et en semi-quadrat avec la Lune.

5° Observons finalement les *Passages* des Planètes le jour de la mort.

Mais auparavant il me semble intéressant de rappeler, en quelques mots, les circonstances dans lesquelles M. Legouvé est mort, d'après ce qu'en ont publié les journaux.

Atteint depuis quelque temps d'une angine de poi-

trine, il n'avait néanmoins rien changé à ses habitudes. Ainsi le 13 mars encore, veille de sa mort, au matin, il avait pris sa leçon d'escrime coutumière, mais se trouvant un peu fatigué, il avait dû l'écourter. Rentré chez lui, il se sentit atteint, à midi, d'un peu d'oppression, laquelle s'accentua dans la nuit. Vers 1 heure du matin il but une tasse de thé, puis s'assoupit pour ne plus se réveiller. Ce n'est que vers 5 heures du matin que ceux qui veillaient auprès de lui s'aperçurent qu'il avait cessé de vivre.

Le jour de la mort suivant de si près la Révolution Lunaire, nous ne pouvons, là non plus, nous attendre à trouver des changements quelque peu marquants, sauf dans la position des Luminaires et des Planètes inférieures.

La configuration des Luminaires est certes caractéristique. En effet, après avoir passé dans la matinée du 13 mars sur le lieu radical de Mars, l'un des termes de la Direction ♃ ☌ ♂, la Lune arrivait vers midi et quart (moment où l'état de M. Legouvé commençait à donner lieu à des inquiétudes) à l'opposition du Soleil (21 ♓ 44′), où elle était en même temps en sesquiquadrat de Saturne, qui, lui, se tenait près de la quadrature de sa position radicale.

Cette opposition entre les Luminaires, dont l'effet devait être d'autant plus profond qu'elle se produisait aux angles près du méridien, prenait assurément une signification particulière du fait qu'elle tombait dans le voisinage immédiat de l'Horoscope[N] et du lieu radical d'un des termes de la Direction qui était en opération à cette époque.

En outre Vénus^{P} était maléficiée par l'opposition de Mars^{P}, tous les deux étant en réception mutuelle, donc en Exil, et Saturne continuait d'exciter Mars^{N} par son sesquiquadrat, et avec lui la Direction en opération.

Cet ensemble de circonstances était, selon toute vraisemblance, de nature à exercer une influence décisive sur la détermination rapide de la mort (malgré que Jupiter approchât de très près de la Longitude et de la Déclinaison de Vénus^{N}).

Résumons maintenant les observations que nous avons pu faire.

Nous avons constaté une activité particulière de *Mars* :

1° Dans la Direction en opération, dans laquelle il constituait le facteur le plus puissant.

2° Dans la Progression Lunaire, où il apportait une perturbation dans l'activité lunaire en même temps que dans celle de Vénus.

3° Dans la Révolution Solaire où, angulaire, donc très puissant, et en Exil, donc proprement dissonant, il troublait fortement l'activité lunaire du moment. Son activité radicale et celle qu'il avait dans la Direction étaient d'ailleurs fâcheusement incitées en même temps par le sesquiquadrat de Saturne^{R} angulaire.

4° Dans la Révolution Lunaire Mars était toujours angulaire et en Exil, et entretenait la dissonance affectant la Lune^{R}. De plus il troublait par son opposition Vénus$_{r}$, qui était également en Exil.

D'autre part, l'Horoscope^{r} était en configuration dissonante (quadrature) avec Mars^{Pr}.

5° Le jour de la mort l'opposition formée entre la Lune et le Soleil tout près du lieu radical de Mars et recevant de ce fait une signification particulière, incitait de nouveau l'activité de Mars^{N}.

De plus Mars^{P} maléficiait Vénus^{P} par opposition et continuait (par conjonction) son action fâcheuse sur la Lune^{R}.

D'autre part, Mars^{N} était toujours excité par le sesquiquadrat de Saturne.

De même, nous avons pu observer une activité particulière de *Saturne*, bien que moindre que celle de Mars, puisque déjà nous n'avons pas de Direction saturnienne approchante.

1° Dans la Révolution Solaire, Saturne, en position angulaire, crée, par son opposition, une forte dissonance affectant l'Horoscope^{R}, qui déjà se trouvait en dissonance saturnienne par le fait qu'il tombait dans la quadrature de Saturne^{N}.

De plus, Saturne, dans cette position, gouvernait la la Maison VIII^{R}, et par conséquent le Soleil^{R}, Jupiter^{R} et Vénus^{R}, tous trois aphètes à titres divers.

Enfin Saturne^{R} excitait par conjonction et sesquiquadrat respectivement les deux termes de la Direction ♃ ☌ ♂.

2° Dans la Révolution Lunaire l'activité de Saturne se montre menaçante par son approche à la quadrature de son propre lieu radical et par la quadrature qu'il envoie à son lieu en Progression Lunaire.

3° Le jour précédant la mort il créait par ses quiquadrat et semiquadrat respectivement une dissonance

affectant les Luminaires, et il continuait d'exciter Mars^{N} par son sesquiquadrat et Jupiter^{N} par conjonction.

Par contre, en ce qui concerne le Soleil, Jupiter, Vénus et la Lune, nous avons trouvé soit un affaiblissement ou une perturbation de leur activité, soit des déterminations menaçantes résultant de leur localisation dans les divers thèmes.

A. *Soleil.* — A aucun des moments astrologiques observés le Soleil n'est puissant, sauf dans l'opposition qu'il forme la veille de la mort avec la Lune, où il est angulaire. Mais alors son action est fâcheuse en raison de ce que cette opposition tombe tout près du lieu de Mars radical et dans le sesquiquadrat de Saturne^{p}.

1° En Révolution solaire, le Soleil est Maître de l'Horoscope et est situé sur la Pointe de VIII, double détermination qui contenait une menace pour la vie.

2° En Révolution lunaire, l'Horoscope^{r} est en dissonance avec le Soleil^{r} par quadrature.

3° Le jour précédant la mort, au moment où l'état de M. Legouvé devient plus sérieux, le Soleil forme avec la Lune l'opposition dont je viens de rappeler le caractère et la signification. On peut en effet fréquemment observer la fâcheuse influence qu'exercent les phases de la Lune, au point de vue des maladies et des accidents, lorsqu'elles se produisent si près des lieux radicaux des Maléfiques.

B. *Jupiter.*— 1° Etant Significateur de la vie dans la Direction qui était en opération à l'époque de la mort,

nous avons vu les raisons pour lesquelles son action, plus faible que celle de Mars, devait être vaincue par cette dernière.

2° En Révolution solaire, Jupiter passe en VIII^{R}, ce qui lui donne une détermination contrariant celle qu'il avait en Nativité, comme Maître de l'Horoscope. De plus il est retourné sous la Domination de Saturne, puissant et funeste en Révolution (angulaire et en opposition à l'Horosc.^{R}) ; et s'il a la déclinaison du Soleil, il a pris aussi celle de Saturne^{N}.

Enfin, le lieu radical de Jupiter se trouve sous l'action de Saturne^{R} qui se tient dans son voisinage immédiat, depuis la Révolution solaire jusqu'au jour de la mort.

C. *Vénus*. — 1° En Progression lunaire, Vénus^{N} est simultanément en dissonance avec le Soleil^{Pr} et la Lune^{Pr} par quadrature, et avec Mars^{Pr} par opposition.

2° En Révolution solaire, Vénus passe en VIII^{R}. La détermination qu'elle subit ainsi est surtout suspecte en raison de ses rapports avec l'Horoscope et la Lune de Nativité.

3° En Révolution lunaire, l'Horoscope^{r} est en dissonance vénusienne par quadrature avec Vénus^{N}.

Vénus^{r} se trouve dans la quadrature de son propre lieu en Progression lunaire. D'autre part, elle est en Exil, en réception mutuelle avec Mars^{r}, puissant et également en Exil, et va vers une opposition avec celui-ci.

4° Et le jour de la mort la trouve toujours dans cette situation.

D. *Lune*. — 1° En Progression lunaire, l'action de

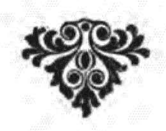
la Lune est troublée simultanément par l'opposition du Soleil^{Pr} et la quadrature de Mars^{Pr}; de plus, elle est en dissonance avec Vénus^{N}.

2° En Révolution solaire, elle est fortement troublée par la conjonction très prochaine de Mars^{R}, puissant et mauvais. D'autre part, elle est en dissonance par sesquiquadrat avec le Soleil^{R} et Jupiter^{R}.

3° Quelques heures avant la mort elle est en opposition du Soleil^{P} presque sur le lieu même de Mars^{N}, en sesquiquadrat de Saturne^{P}, et angulaire à ce moment. C'est pourquoi le trouble qu'elle éprouvait ainsi devait être particulièrement profond.

L'analyse qui précède fait donc voir que les menaces étaient multiples pour M. Legouvé; et, bien qu'elles fussent de puissance très différente, la concordance de signification vers laquelle se trouvaient déterminés les divers facteurs en opération, en faisait un ensemble fort redoutable.

H. SELVA.



PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

UNE APPLICATION DE L'ARCHÉOMÈTRE

De M. le Marquis de SAINT-YVES (1)

Je tiens à remercier, en mon nom et en celui de mes lecteurs, mon cher maître et ami, M. le marquis de Saint-Yves, de m'avoir autorisé à reproduire dans l'Initiation *le bel article qu'on va lire. Il a paru, le 15 février, dans l'*Art sacré, *sous la signature de M. Charles Gougy, élève de l'École des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement.*

C'est un résumé très remarquable d'une seule des applications de l'archéomètre, comme instrument synthétique de précision, comme rapporteur cyclique des hautes études. Mais il montre combien est motivé tout ce que nous avons dit nous-même de l'ensemble de ces applications à toutes les facultés de l'esprit humain, ramenées ainsi à l'harmonie de leurs équivalences dans la raison suprême, à l'unité religieuse et scientifique de leurs lois et de leur principe commun : le Verbe vivant, verbum vitæ.

(1) Toute reproduction ou traduction de cet article est interdite, sauf permission expresse.

Parmi les lettres qui lui ont été adressées au sujet de cet article, M. de Saint-Yves m'en a communiqué une, qui m'a particulièrement intéressé, comme médecin, car elle regarde la physiologie des sensations. Elle émane d'un de nos illustres confrères et maîtres, docteur de plusieurs Facultés, directeur d'une de nos Écoles de médecine, professeur ès sciences et auteur de découvertes thérapeutiques de première importance.

Voici ce que dit M. le professeur G... :

***

« Votre si intéressant travail répond à une idée que, depuis longtemps, je considère comme une vérité indiscutable.

« Il est certain qu'il doit y avoir entre les diverses manifestations de nos organes sensoriels, combinant leurs impressions dans les centres d'association de l'écorce cérébrale, des rapports fondamentaux, autorisant des déductions de cet ordre. Aussi ai-je lu avec le plus grand intérêt ce résumé, malheureusement trop bref, de vos remarquables et puissantes découvertes.

« Elles marquent l'évolution de nos conceptions actuelles sur les sensations vers un tout harmonique, les réunissant toutes. Elles montrent les relations directes qui nous permettent de faire dériver, pour ainsi dire, d'un centre commun, les variations sans nombre de nos concepts, ayant pour origine les vibrations *sensorielles. »*

*
* *

On ne pouvait mieux exprimer le caractère de cette synthèse faite par concordances de séries analytiques, en ce qui regarde la physiologie fonctionnelle des sens et les vibrations du système nerveux. On ne pouvait mieux indiquer en quelques lignes une des larges parts réservées à la Faculté médicale, dans ce retour à l'harmonie des lois et à l'unité centrale du principe de vie commun à toutes les facultés de l'esprit humain, dont l'archéomètre démontre expérimentalement l'homologie.

Le beau résumé de M. Gougy, visé dans la citation qui précède, intéresse uniquement un des dialectes du système verbal et musical, l'Architecture et tous les Beaux-Arts et métiers d'art, dont elle devrait être la synthèse à la fois religieuse, scientifique et artistique.

Ici, c'est encore un praticien qui nous dit et nous prouve, par le fait, que ce desideratum, qui embrasse à lui seul tout le monde de l'art et presque tout le monde du travail, est réalisable et déjà réalisé victorieusement.

J'ai montré ces chapelles à un maître de ce grand art, professeur et membre de l'Institut. Étant auteur lui-même d'œuvres justement admirées, M. L... n'a pas été avare de sa propre admiration pour les résultats obtenus. Que serait-ce s'il avait vu tout ce que M. de Saint-Yves m'a permis d'examiner d'année en année !

Mais voici la conclusion sur laquelle j'appelle l'attention du lecteur :

USICAL

RE

(4e Style, Néo-Gothique.)

ite.

Breveté. Déposé.

CHAPELLE DE MARIE

Toute évolution de l'architecture marque d'un signe certain, d'un schéma irrécusable, une des ères, un des cycles de la civilisation et des états sociaux.

Comme il s'agit ici non d'archaïsme comme depuis le quinzième siècle, mais d'intégralité architechnique procédant à la fois de la science et de la religion, combien éblouissant est l'avenir, déjà frappé ainsi de ce sceau divin : l'archéomètre du Verbe, la synarchie des hautes études !

Il y a là, au seuil du vingtième siècle, plus qu'une œuvre humaine, comme l'exprime si bien M. Charles Gougy ; et on peut dire de l'Esprit dont elle témoigne : Renovabis faciem Terræ !

PAPUS.

Le Système Verbal et Musical

DE M. LE MARQUIS DE SAINT-YVES

Je ne saurai jamais assez remercier mon cher et vénéré maître, M. le marquis de Saint-Yves, de l'honneur qu'il m'a fait en me nommant non seulement comme son dessinateur, mais comme son ami, dans son exposé de la cathédrale du Verbe.

M. Dupin n'est pas au delà de la vérité, mais en deçà, bien qu'il ait comme croyant, comme penseur et comme artiste, remarquablement compris l'importance du système et de ses applications pratiques. — J'en puis parler en connaissance de cause. — Voilà



bientôt sept ans que, jour par jour, j'ai vu naître d'un coup et se développer successivement, dans une inspiration indiscontinue, d'abord l'ensemble, ensuite l'instrumentation et les applications si nombreuses de cette merveilleuse découverte. — J'en suis donc le témoin et le fidèle secrétaire, le crayon, le pinceau, la règle et le compas à la main.

Mais cette œuvre, qu'un seul adjectif peut qualifier *divine*, a bien d'autres témoins que moi : d'abord un nombreux et puissant cercle de parentés et d'alliances, qui entoure la vieillesse du marquis de tendresse et de vénération. — Tous viennent chaque année, comme en pèlerinage, dans le sanctuaire de son deuil, où l'angélique bénédiction de Mme la marquise de Saint-Yves leur est manifeste comme à moi-même.

Ensuite, quelques rares vieux amis, car, chaque année, hélas ! à mesure qu'on avance en âge, on voit la mort emporter les êtres chers, comme le vent les feuilles d'automne. — Je ne citerai ici que le général Février, parce qu'il a été, comme grand chancelier, le promoteur et le parrain du marquis dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le grand chancelier a voulu souligner au crayon rouge la vie et les patriotiques travaux antérieurs à ceux du deuil où son ami s'est comme enseveli. — Après les premiers de ces travaux, les derniers ont excité, eux aussi, de proche en proche, la curiosité et l'admiration ; et j'ai été présenté encore par mon vénéré maître à une nouvelle élite de la pensée et du monde.

J'ai vu jusqu'à des personnalités impériales et royales rester du matin au soir chez le marquis avec

leurs aides de camp, tous inlassables, émerveillés de ce grandiose ensemble scientifique et artistique, y compris la musique des lettres et Nombres sacrés jouée en sons sur les orgues, en rayons lumineux sur les gyroscopes, en formes de beauté sur les graphiques sans nombre.

Que serait-ce si M. de Saint-Yves, à cause de sa santé, de son deuil, de son âge et de ses travaux, ainsi que de ses goûts, ne fuyait et le monde et la publicité, même celle de cette revue si recueillie, où, sur son désir, cet article sera le dernier.

Sa pensée sur ce point est celle-ci, autant que je puis me permettre de la transcrire, les médecins et ses beaux-enfants l'ayant engagé à passer cet hiver dans le Midi :

« L'ensemble de ce travail ne peut pas être jugé sur des morcellements. Le système archéométrique et ses dérivés ne demandent pas la foi. Ils donnent la certitude technique à l'étude de même nature. Ne procédant pas de la philosophie mais de la science appuyée sur la religion, il ne relève pas de l'opinion, mais de l'observation et de l'expérience. C'est un fait cyclique renfermant tout un ensemble de faits concordants, qui, comme lui-même, ont leurs lois intrinsèques. — Des fragments peuvent étonner, mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils puissent convaincre. La conviction ne peut naître que par l'étude, soit de l'ensemble, soit de l'une des séries complètes du système. »

Malgré ce qui précède, il me semble que, comme architecte diplômé par le Gouvernement, je puis intéresser vivement mes collègues, en leur disant que,

depuis six ans, sur bientôt sept, l'étude technique, l'observation, l'expérience m'ont amené à la certitude ci-dessus. En ce qui regarde notre art et sa série complète dans le système, ce dernier nous donne, non des règles, nous les avons, mais les lois scientifiques qui les motivent et le principe même de ces lois.

Ces règles sont humaines ; elles constituent la grammaire de l'École fondée empiriquement sur la poésie du génie. Aussi, loin de regretter, je bénis mon passage à l'École des Beaux-Arts, car, sans elle, sans son triple degré d'enseignements primaire, secondaire, supérieur, sans ces dignes maîtres, sans l'entraînement de ces camarades dont beaucoup si pleins de feu sacré et d'admirable talent, je n'eusse pu ni aborder ces hautes études, ni leur être d'aucune utilité. Je le dis encore, ces règles sont humaines, mais j'ajoute : ces lois sont divines. Ce sont elles que l'aile du génie a frôlées. Les premières nous enchaînaient à l'imitation du génie grec et de celui du moyen âge, sans que notre besoin de composition pût faire autre chose que de s'exercer sans issue sur une encyclopédie plus ou moins large de ces mêmes imitations.

Au contraire, sans rien nous faire perdre de notre acquis, mais en l'expliquant scientifiquement, ces lois nous libèrent en nous permettant de composer directement avec elles. Pourquoi ? parce que, étant divines comme toutes les lois du Verbe ou de sa cosmologie, elles nous apprennent à les aider à s'accomplir dans tous les faits de beauté qu'elles déterminent à coup sûr, si l'on en prend connaissance et pratique.

L'artiste alors peut faire ce que fait le savant, lais-

ser parler les lois dans les faits, les écouter, puis leur demander, en les observant, autant de faits nouveaux qu'on le voudra. De même, dit souvent M. de Saint-Yves, que le Verbe incarné a dévoilé toute sa méthode, en ce qui regarde la vie, lorsqu'il a dit à son Père : *Fiat voluntas tua ;* de même, en science, le savant, qu'il s'en doute ou non, observe le même décret en ce qui regarde le monde physique, lorsque, respectant les faits, ceux-ci lui livrent leurs lois.

Cette vérité vraie en religion et en science l'est également en art. La fantaisie, la mode, le joli, que mon maître appelle la splendeur du faux, peuvent y perdre, mais ce que cherche le génie et, à son défaut, le talent sincère ne peuvent qu'y gagner, en toutes choses et, à plus forte raison, en ce qui regarde l'art hiératique. Que cherchent-ils, sans se douter que le Verbe du Dieu vivant qui les anime ne demande qu'à leur tout donner ? Ils cherchent la révélation de l'absolue Beauté schématisant tous les usages de la vie de leur temps, la gloire à Dieu dans ses propres maisons, basiliques, cathédrales, églises, chapelles, — l'hommage à l'homme dans les palais symboliques eux aussi, qui abritent ses propres puissances religieuses, militaires et civiles, politiques, sociales et économiques, — la vénération aux morts ou plutôt à leurs âmes ressuscitées, dans les champs de repos où dorment leurs dépouilles bien-aimées.

Toute cette hiérarchie de nos travaux appelle autant de schémas verbaux et musicaux à signifier la forme de l'usage, et, quand il s'agit de l'individu, sa personnalité, son nom sacré, le nom de baptême

sous lequel il est enregistré et appelé dans les deux mondes visible et invisible.

Notre Art. ne s'arrête pas là. — Du palais privé à l'hôtel, au château, à la villa, depuis la grande maison jusqu'à la plus modeste, jusqu'à la dernière cabane d'ouvrier ou chaumière de paysan, sa mission superbe est de tout signifier dans son propre langage, dialecte de la Parole, et de tout mettre en rapport par lui et par Elle avec le Verbe même, son Principe et le Donateur de ses Lois.

Tout mari voudrait que le sanctuaire de sa vie conjugale proclamât le nom de sa femme, depuis l'ensemble jusqu'aux détails, et toute femme, celui de son mari. — J'affirme que cela est possible et que les deux noms simples ou combinés musicalement sont transposables en Architecture et dans tous les Arts qui dépendent ou devraient dépendre de cette genèse et de cette synthèse des formes graphiques et plastiques de beauté, appropriées aux usages.

Je sais combien l'esprit humain incline à se dérober au divin, combien jaloux il est de se croire seul dans l'Univers, de tout rapporter à lui, de faire sa propre volonté, d'user et d'abuser de ce qu'il appelle sa liberté, qui n'est au fond que « le choix des fatalités ». Mais les artistes ne sont pas des philosophes. — Le Verbe de la Vie qui parle en eux les incline à s'appuyer sur la Religion et sur la Science, pour y trouver la vraie liberté, celle que donne seule la communion de l'Esprit divin avec l'humain, soit directement, soit à travers la phénoménie uni-

verselle, celle qui résulte en un mot du *Fiat volontas tua* en toutes choses, ou de l'accomplissement des Lois.

J'insiste sur ce point; et, dans tout ce qui précède comme dans ce qui va suivre, puisant à pleines mains, sur son ordre, dans les œuvres du Marquis de Saint-Yves, je vais donner quelques preuves de ce que la vraie liberté, celle de l'adhésion aux lois divines, peut apporter avec leur concours aux artistes de ma corporation et à tous ceux des arts et métiers de sa hiérarchie.

Est-ce que les XXII Lettres enharmoniques de l'Alphabet sacré ont gêné la liberté de parler et d'écrire des savants religieux et inspirés connus sous le nom de Patriarches et Prophètes? Est-ce que les XXII Nombres enharmoniques résultant des équivalents numériques de ces lettres ont empêché ces mêmes hommes d'établir de langue à langue, à travers des mots différents, une correspondance parfaite des mêmes significations, des mêmes lois et des mêmes faits? Est-ce que ces mêmes XXII Nombres enharmoniques qui forment la grande gamme verbale de la série musicale et, par inversion proportionnelle, la gamme des vibrations physiques, celle des physiciens, empêchent les grands inspirés de la Musique d'enlever de sublimes harmonies sur les ailes de divines mélodies? La réponse est dans la question même. — Eh bien, il en est ainsi pour l'alphabet et pour la gamme enharmoniques des XXII formes de beauté déterminées par les mêmes XXII Nombres.

Peut-on savoir la quantité de combinaisons que le

Verbe tient renfermées dans n'importe quelle série de ses équivalents enharmoniques? Le voici :

5.842.587.018.385.982.521.381.124.421.

Si la liberté humaine se trouve à l'étroit dans cette immensité de pensées formulées, que la Raison absolue déploie dans l'Infini, je me demande ce qu'il lui faut. Voilà l'avenir que le Marquis de Saint-Yves nous a ouvert. Cet avenir vaut-il moins pour les architectes et pour les autres arts que l'absence totale de ressources où ils sont aujourd'hui, en fait de lois et de combinaisons de ces lois?

Veut-on savoir maintenant quel temps il faudrait à un homme pour écrire en notation musicale cursive ces combinaisons universelles, ces pensées du Verbe de Dieu? Le voici :

9.000.000.000.000.000.000.000

d'années, à 12 heures terrestres de travail par jour. C'est plus de précessions des équinoxes, plus de jours de I-HOH, ou cycles de 26.000 ans, que notre Système solaire et, peut-être, le Ciel entier n'en verra jamais. On comprend après cela comment le Verbe incarné a pu dire : « Le Ciel passera, mais ma Parole ne passera pas. »

Une phrase très vague de Vitruve, relevée, après ses découvertes, par M. deSaint-Yves, parle d'Eurythmie en Architecture, suivant certaines proportions de Pythagore. Mais il y a loin de là à l'Archéomètre

et à ses dérivés, comme l'Etalon d'or et ses lois verbales arithmologiques et morphologiques.

Pythagore, en adoptant la gamme dualistique des métaphysiciens de l'Orient et de l'Extrême-Orient, faussa toute la gamme trinitaire, à la fois divine et naturelle : divine, comme série verbale de nombres et d'intervalles; naturelle, comme série inversement proportionnelle de chiffres et d'intervalles vibratoires. Seules la quarte, la quinte et l'octave demeurent justes, chez les pythagoriciens anciens et modernes. Mais la quinte est un renversement de la quarte, la quarte est une subdivision de l'octave par moitié. Le système pythagoricien se réduit donc, en fait de science, à une sonométrie que ne désavoueraient pas les naturels du Congo.

D'ailleurs, en archéométrant les Ordres grecs, nous avons vérifié que l'Ecole a raison quand elle nous enseigne qu'ils se sont formés successivement et empiriquement. Ces ordres eux-mêmes, seules règles de l'Ecole depuis la Renaissance païenne, sont-ils vraiment fondamentaux en Architecture? Il nous semble qu'ils appartiennent plutôt à l'Ornementation architecturale qu'à l'Architecture elle-même, inséparable de la construction. — Ce sont les péristyles, les auvents d'un monument qui ne compte même pas dans ces règles. De plus, la force des colonnes et des entablements est absolument hors de toutes proportions rationnelles comme supports avec la nullité des masses qu'elles portent, tout le toit étant déjà porté par les murs intérieurs de construction. C'est donc de l'Ornementation, du décor de perspective et non de

l'organisme architectural essentiel. Il en est de même de leurs modules qui ne s'appliquent pas à l'ensemble mais à l'ordre.

Dans le système verbal et musical de l'Archéomètre, ornementation et construction sont indivisiblement unes, procédant des mêmes lois spéciales à chaque style, suivant les noms et, en équivalence, suivant les cordes musicales et leurs vibrations.

Ce système donne avec la forme générale tout le canon de ses subdivisions, et le module s'applique à l'ensemble comme aux détails. — La supériorité immense des maîtres occidentaux sur les maîtres grecs, des architectes chrétiens du Moyen Age jusqu'au treizième siècle sur les païens, est d'avoir tout fondé sur la construction, ce qui ne les a pas empêchés de jouer de l'ornementation avec une richesse de ressources auprès de laquelle les temples grecs ont l'air de mendier à la porte de l'Eglise. Mais nos pieux titans ont emporté leurs règles avec eux, et l'Archéomètre pouvait seul nous donner les lois divines frôlées par l'essor vertigineux de leur génie.

Avons-nous à imiter les artistes, les constructeurs du treizième siècle, comme nous imitons depuis cinq cents ans les décorateurs grecs?

Leur payer le large tribu d'admiration et d'étude que commandent leurs œuvres, bien! Mais ne serons-nous jamais, en architecture comme en tant d'autres choses, que des reflets de la vie des autres? Non, certes, mais il fallait ce que mon cher et vénéré Maître nous a apporté pour sortir de l'impuissance de cette impasse et nous permettre de vivre notre propre vie.

Pour le démontrer en architecture, le marquis de Saint-Yves a voulu que nous commençions par trois œuvres : 1° Glorification de Jésus-Verbe, cathédrale; 2° Assomption de la Sainte-Vierge, Lare Victorieuse, cathédrale; 3° Saint-Michel Archange, église abbatiale. Après cette gloire à Dieu, il a voulu que nous continuions par la vénération des âmes nécessitées, en rénovant le style funéraire, tombes, tombeaux, stèles, colonnes, vases d'élection, chapelles.

Grâce à ce divin système, le plus humble monument, comme le plus riche, prononcera en musique des formes et des couleurs au besoin, le nom bien aimé de chaque âme, jusque dans les moindres détails. Il y aura ainsi correspondance exacte au lieu de banalité sans signification, sans verbalité. Car la musique elle seule, quelque grande que soit déjà cette découverte, ne suffirait pas à schématiser l'usage dans la forme, puisque cette dernière pourrait s'appliquer indistinctement à des destinations dissemblables. Seul le système complet du Verbe donne la correspondance scientifique et la communication exacte avec lui, et, de génération en génération, cette émouvante douceur aux douleurs endeuillées qui s'agenouillent chaque jour dans les champs de repos.

Les chapelles, prêtées ici à la Revue de l'*Art sacré*, prononcent le nom de Marie, celui de feue Mme la marquise de Saint-Yves. Elles répondent au 5e et au 4e style de ce nom, de ses nombres mélodiques, de ses nombres harmoniques, et cela, dans une seule position, ce qui fait quinze styles sacrés pour un seul nom et autant de styles profanes par inversion proportionnelle.

Ces chapelles en deux styles ont été, comme la cathédrale du Verbe, érigées uniquement d'après le système verbal et musical et tous ses instruments de précision : archéomètre, étalon d'or ou règle archéométrique, té, équerres, triangles et rectangles verbaux et musicaux.

La démonstration du processus demanderait tous les graphiques de ces instruments, autant d'explications scientifiques auxquelles le lecteur profane ne comprendrait pas grand'chose tout d'abord. — Au lieu de cela, le Marquis de Saint-Yves a pensé qu'en évitant ces ennuis à la plupart des lecteurs, trois graphiques par chaque chapelle suffiraient aux architectes pour se rendre un compte très précis du système verbal et musical.

Le premier graphique de chaque chapelle en donne la vérification archéométrique. Le plan occupe la partie centrale du cercle archéométrique, de manière à développer l'édifice en deux faces et en deux coupes : 1° vue de façade au nord : 2° vue d'arrière au sud ; 3° coupe du fond à l'est ; 4° coupe latérale à l'ouest. De cette manière, on a la vérification complète de l'harmonie de tout l'édifice et de toutes ses parties par rapport au plan. — Enfin, le petit cercle intérieur qui est au centre du plan indique le module commun à l'ensemble et aux détails. Ainsi, après avoir employé l'archéomètre comme révélateur, nous l'utilisons encore comme régulateur. La deuxième figure donne la construction musicale, le style cristallin inerte, en cordes musicales ou intervalles de même nature suivant les nombres mélodiques et

harmoniques du nom et la position de leurs accords. La troisième figure indique le passage du style genre cristallin au genre animé, dont il est exactement susceptible par la combinaison des arcs-de-cercles ou vibrations commandées par la triangulation du module et de l'ensemble.

Enfin, le petit cartouche donne la loi des triangles ou des frontons spéciaux aux cinq styles commandés par le nom, par son nombre, par ses notes musicales et par leurs positions. Et le tout est renfermé dans leur quadrature ou rectangle de l'espèce qui détermine ces cinq styles

Je pense comme mon cher et vénéré maître que les hommes de l'art, grâce à ces exemples, verront, à n'en pas douter, qu'il ne s'agit ici, pas plus que dans toutes les autres applications de l'archéomètre, ni d'imagination, ni de vaine magie, mais de pure et simple vérité remplissant la double condition de toute vérité scientifique : la loi dans le fait observable et démontrable, sans parler de la troisième condition qui est religieuse, et qui se formule ainsi : le principe prouvé par la loi et par le fait.

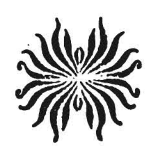
Si, en mon nom comme en celui de l'Avant-garde de la corporation dont j'ai l'honneur de faire partie, je rendais ici, à M. le marquis de Saint-Yves, tout l'hommage qu'il mérite à tant de titres réunis dans son œuvre, il me répondrait ce qu'il m'a dit maintes fois :

« Gloire à Notre Seigneur Jésus-Christ, au « Verbe « créateur, incarné, ressuscité, souverain pontife et « roi du double univers visible et invisible ! et gloire

« en lui, à mon angélique femme qui m'a inspiré « cette glorification ! »

Je n'ajoute plus qu'un mot, c'est que cette œuvre a été conçue par le Marquis comme une Fondation, dont l'avenir est déjà assuré, car, riche après avoir enrichi tous les siens, il veut laisser à un corps d'Architectes la Maîtrise de cette admirable Unité.

CHARLES GOUGY,
Élève de l'École des Beaux-Arts,
Architecte diplômé par le Gouvernement.



Du Régime alimentaire

La question du régime alimentaire est une de celles qui préoccupent le plus les occultistes. Elle apparaît, capitale, à l'origine de toute réforme religieuse comme au début de tout entraînement psychique : le sacerdoce se rencontre avec la magie dans la nécessité du jeûne. L'important est de chercher à déterminer, en dehors de tout sentimentalisme, la valeur du régime alimentaire dans l'entretien des facultés psychiques de l'être humain et les réactions produites par le régime sur l'esprit dans ses manifestations terrestres.

Pour bien poser le problème, dès le début, il faut se souvenir que l'être humain est composé d'un animal et d'un esprit.

L'animal sert d'instrument de transition entre la Nature et l'esprit. Il prend dans la nature des aliments et des gaz, et il fabrique par leur moyen la force nerveuse qu'il met, en plus ou moins grande tension et quantité, au service de l'esprit. C'est par cet intermédiaire seul que l'esprit prend contact avec le plan matériel et peut agir sur ce plan.

La quantité de la force nerveuse fournie par l'ani-

mal et sa tension seront donc en relation étroite avec le régime alimentaire d'une part, avec le régime respiratoire d'autre part, et enfin avec l'état des cellules organiques chargées de présider aux diverses transformations.

*
* *

Occupons-nous tout d'abord des cellules organiques. Ces cellules se renouvellent à tout moment, dès qu'elles ont accompli un travail, et elles se reconstituent en prenant dans le sang la matière et la force dont elles ont besoin. La partie liquide du sang fournit la matière de renouvellement (albumine), et les globules du sang fournissent la force de tension et la chaleur.

Mais l'animal humain est, sur la terre, un ensemble de substances terrestres organisées en corps de chair pour une existence. C'est un prêt que la terre fait à l'esprit par l'intermédiaire des parents. Ce corps suit donc les lois de toutes les substances vivantes de la terre, et parmi ces lois, l'influence des saisons est capitale.

Le règne végétal nous éclaire plus nettement à ce sujet que le règne animal car, dans le premier, le fait de vie végétative se manifeste du dedans au dehors et c'est le contraire dans le second.

Ainsi l'arbre nous présente une période de jeûne et de repos en hiver, une période d'extrême activité organique avec production des feuilles au printemps, une période d'activité moins grande en été avec naissance des fleurs et, enfin, un acheminement vers le repos avec naissance des fruits en automne.

Ce qui doit tout d'abord nous frapper, c'est que la période d'extrême activité est toujours précédée d'une période de repos ou de jeûne.

Le corps humain manifeste quatre grandes périodes : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, dont chacune est spécialement destinée à l'évolution d'un corps : l'enfance évolue le corps physique dans sa partie matérielle, la jeunesse développe l'influence du corps astral dans le corps physique, l'âge mûr évolue les premiers rudiments du corps spirituel, et la vieillesse est le repos qui précède la nouvelle évolution de l'esprit après la mort.

Il suit de là que le corps physique peut être considéré comme la tige feuillue de l'être humain évoluée au printemps de la vie, le corps astral comme la floraison, et le corps spirituel comme les fruits, support évolutif des existences ultérieures.

Le corps physique s'alimente successivement dans sa croissance de lait maternel, de végétaux, puis de viandes, viandes de poissons et viandes d'animaux dits de boucherie.

Le corps astral s'alimente d'air atmosphérique dans sa section inférieure, de sensations et d'idées dans ses autres plans.

Enfin, le corps spirituel s'alimente de force nerveuse pendant l'existence terrestre, de pensées et de sentiments réalisés en actes.

« Le ciel est là où l'homme a placé son cœur » dit Swedenborg.

Dans tout cela, ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est l'alimentation du corps physique.

*
* *

Comme nous l'avons dit, les cellules de ce corps sont sujettes à des renouvellements incessants, mais il est certaines périodes de l'année où ces renouvellements prennent une importance exceptionnelle. Ces périodes sont celles des équinoxes : celui de printemps qui suit le grand repos hivernal, et celui d'automne qui le précède.

C'est ici que se placent les périodes de jeûne ou de purgation, qui permettent une reconstitution vigoureuse des cellules, et c'est ici surtout que le choix des aliments ont une importance toute spéciale.

Les aliments que la nature fournit à l'être humain sont en effet de trois sortes :

1° Les sels minéraux;

2° Les substances végétales;

3° Les substances animales.

A ces trois règnes correspondent, dans le corps physique, trois spécifications caractéristiques : au règne minéral le système osseux dans l'individu tout entier, et l'enveloppe dans l'individu cellulaire.

Au règne végétal le système musculaire dans l'homme, et le corps cellulaire dans la cellule.

Au règne animal le sang dans l'homme, et le noyau dans la cellule.

Les minéraux auront donc une action élective sur les os d'une part et sur toutes les enveloppes cellulaires d'autre part. De là leur utilité énorme dans le traitement médical de certaines affections générales.

Les végétaux agiront principalement sur les muscles et sur les corps cellulaires.

Les animaux sur le sang et sur les noyaux cellulaires.

Avec un régime à dominante minérale on fera des corps secs, osseux et résistant aux fatigues très longues mais peu intenses.

Avec un régime à dominante végétale on fera des athlètes auxquels on pourra demander un effort violent et intense du système musculaire et de la masse des cellules.

Enfin un régime à dominante animale fera des « intellectuels » dans tous les plans, des hommes au système nerveux desquels on pourra demander de grands efforts mais sans résistance musculaire excessive.

La première question que nous sommes amenés à résoudre dès maintenant est celle des régimes exclusifs.

Peut-on ne faire usage que des aliments tirés d'un seul règne? La question ne se pose pas pour le seul règne minéral; mais elle a fait faire bien des erreurs en ce qui concerne le règne végétal.

Une nourriture composée exclusivement de végétaux est *théoriquement* équivalente à une nourriture où entre le règne animal. Elle permet d'absorber la même quantité, sinon davantage, de substances azotées. C'est l'alimentation idéale de l'homme de la campagne, de l'enfant et du jeune homme; elle fait des corps vigoureux et athlétiques. Mais pratiquement elle manque d'un élément d'autant plus utile qu'il est plus subtil : c'est *la tension* organique dérivée de l'entretien des noyaux cellulaires. De là ces anémies nerveuses, ces migraines, ces faiblesses intellectuelles pas-

sagères chez les végétariens soumis à un travail non plus matériel, mais intellectuel d'une certaine intensité.

Par contre, une nourriture composée exclusivement de substances carnées est encore plus dangereuse que le végétarisme, car elle est l'origine de l'empoisonnement de l'organisme par le renouvellement trop fréquent des cellules et l'encombrement de toutes les voies d'élimination par les cadavres cellulaires et les ptomaïnes qui en dérivent.

La première partie du problème posé doit donc se résoudre de la manière suivante.

Le régime alimentaire le plus favorable à la conservation de l'équilibre organique peut être établi.

1° Au printemps alimentation à dominante végétale avec périodes de jeûne. (Végétaux 3/4. Régime carné 1/4.)

2° En été même régime avec adjonction de laitage, soit végétaux 2/4, lait 1/4, viande 1/4.

3° En automne action spéciale des fruits (cures de raisins par exemple) venant purger l'organisme, combinée aux périodes de jeûne : soit végétaux 1/4, fruits 2/4, viande 1/4.

4° Enfin en hiver augmentation du régime carné, soit végétaux 1/4, régime carné dont : poisson 1/4, viande 2/4.

Ce régime ne peut avoir rien d'absolu, et il sera modifié d'après le tempérament du sujet, les climats, et le but à atteindre.

Nous développerons dans une prochaine étude les raisons spéciales de notre défense du régime mixte.

PAPUS.

Société des Conférences spiritualistes

La conférence de Papus sur « le Carême, le Jeûne et la Reconstitution de l'Être humain » a eu beaucoup d'écho dans la presse spiritualiste. Le *Spiritualisme moderne*, entre autres Revues, en a publié un très bon compte rendu que nous reproduisons pour nos lecteurs.

*
* *

Le 26 mars, dans la salle des Sociétés savantes, le docteur Papus a tenu, suivant son habitude, l'auditoire sous le charme de sa parole, profonde, vive et spirituelle en même temps. Le sujet qu'il abordait, *le Carême*, pouvait faire croire, d'après son titre, à un prêche. Il n'en fut rien. Papus a cherché à démontrer l'utilité du carême au point de vue physiologique surtout.

Le jeûne est inscrit dans toute la nature. L'arbre, en hiver, se nourrit fort peu, ses racines pompent à peine les sucs nécessaires à sa subsistance. Certains animaux dorment pendant des mois sans se nourrir. L'homme au printemps, comme les êtres dont il vit, renouvelle toutes ses cellules. C'est une période de travail physiologique durant laquelle il vaut mieux donner quelque repos à l'organisme.

Voilà pourquoi le jeûne a été prescrit dans toutes les religions et par tous les prophètes.

Car ces derniers étant des vitalisateurs, ils ont *vu* l'utilité du jeûne dans leur vision de la vie réelle. Cette vision est le propre du Prophète, de là la stabilité de la religion qu'il crée : elle vit. — Le philosophe, par contre, qui n'est qu'un mentalisateur, ne crée que des systèmes qui meurent.

Les catholiques sont loin d'être seuls à suivre le carême. Les Grecs orthodoxes observent un jeûne très rigoureux, quarante jours avant Noël et quarante jours avant Pâques; rien, ni personne ne peut les en dispenser.

Il en est de même pour le carême et la Pâque des Juifs. L'Église catholique seule s'est réservée le droit d'accorder des dispenses.

Au jeûne physique s'est joint tout naturellement le jeûne moral par les sermons et le jeûne spirituel par la communion.

Revenant à l'analogie existant dans tout ce qui forme la création, Papus compare les os de l'homme à la tige de l'arbre ; les feuilles aux muscles qui revêtent le squelette, les fruits aux organes chargés de vie, tout le système humain avec ses myriades de cellules gravitant dans l'ellipse de son être, au Zodiaque.

L'os est formé par les minéraux, les muscles par les végétaux, les forces nerveuses par la viande. Il faut donc absorber de la chair, lorsqu'on travaille par la pensée, des légumes lorsqu'on fournit un travail physique. Mais il faut éviter de manger de la viande au printemps, parce que c'est le moment où l'organisme de l'animal charie tous les déchets des cellules usées, qui vont être renouvelées. De là, l'utilité du jeûne.

La viande donne, en général, des tendances animales, il y a des choses qui rapprochent de la matière. La viande sacerdotale des Juifs est moins nuisible que la nôtre. Ils ont soin par leur rite de la dégager de l'astral en colère de l'être abattu.

Puis, au risque de passer pour un affreux théologien, ajoute-t-il en riant, il cite saint Paul (*Ep. aux Corinth.*, 8, VIII) :

« A la vérité, la viande ne nous rend pas agréables à Dieu, car, si nous en mangeons, il ne nous en revient aucun avantage, et si nous n'en mangeons pas, nous n'en recevons aucun préjudice. »

Et ensuite, toujours, *Ep. aux Corinth.*, 10-23. « Il est permis d'user de toutes choses, mais il n'est pas toujours bon de le faire ; il est permis d'user de toutes choses, mais tout n'édifie pas. » L'important dans la vie c'est l'édification de nos êtres, c'est-à-dire, le jeûne sur le plan moral.

Mais il est difficile à pratiquer! car combien peu se résignent à se détacher des biens matériels? Combien peu se dégagent de leur personnalité et ont la modestie de se dire qu'ils ne sont rien. — Pythagore a été un des rares philosophes qui a exigé de ses disciples ce qui pouvait les conduire à l'édification de leur être, en leur prescrivant le jeûne, c'est-à-dire une nourriture legère faite surtout de laitage; la science, en les obligeant à suivre des cours durant sept ans; et le silence, en leur imposant l'obligation de se taire. C'était le seul moyen de les empêcher de se nuire à eux-mêmes, et de se nuire les uns aux autres par la médisance. — Faisons comme eux, sachons nous taire! En nous abstenant de nous juger réciproquement, nous nous imposons un véritable jeûne moral, des plus efficaces.

Quant au jeûne physiologique, il peut se concevoir de plusieurs façons: le jeûne religieux ou annuel; — le jeûne de la semaine; — et le jeûne journalier.

Celui-ci consiste à s'abstenir du premier déjeuner. Il est surtout recommandé aux personnes qui se sentent l'estomac lourd le matin. En général, un jour de jeûne complet de temps à autre est fort salutaire.

Ce compte rendu n'est naturellement qu'un très pâle reflet de ce qu'a été la brillante conférence du docteur Papus.

M. K.

SÉANCES D'AVRIL

Ce mois-ci le programme attira encore un public nombreux. Phaneg fit une première conférence sur la clairvoyance et, en particulier, la psychométrie, dont il put parler en toute connaissance de cause étant d'une compétence bien connue en cette matière. Phaneg, en effet, possède une longue pratique d'expérimentation personnelle et il a déjà formé plusieurs bons élèves. Il nous redit, l'autre soir, comment développer cette faculté de psychométrie, qui se rattache, du reste, au développement total de notre être, appelé à des pouvoirs toujours plus étendus. Nous n'insisterons pas sur ce sujet, traité longuement par Phaneg lui-même dans un récent numéro de l'*Initiation*.

Un sujet plus spécial fut ensuite abordé par Papus. Il s'agissait de rien moins que de Cagliostro, ce personnage énigmatique au sujet duquel des récits merveilleux, comme des calomnies les plus noires, ont circulé. La vie de Cagliostro est un mystère difficile à percer, car la seule histoire qui ait été écrite de sa vie. est l'œuvre de ses ennemis acharnés, les jésuites, si habiles à imposer leurs opinions intéressées. Seul, Alexandre Dumas, grâce à son intuition d'homme de génie, a vu dans *Joseph Balsamo* mieux que le charlatan présenté par la version officielle. C'est en grande partie à lui que ce nom doit d'être connu de tout le monde évocateur de puissances mystérieuses. Mais le livre de Dumas n'est qu'un roman.

Papus ne voulut traiter qu'un côté de la question, en nous montrant Cagliostro dans son rôle de bras agissant sous l'impulsion et la direction d'une tête restée dans l'ombre. Cagliostro était l'agent des « illuminés », qu'on a confondus à tort avec les francs maçons, et une partie de sa tâche était de préparer la révolution qui devait amener cette fraternité universelle rêvée par les grands penseurs.

Suivant Cagliostro dans ses nombreux voyages à travers l'Europe, Papus nous le montre venant d'Égypte et de Malte muni des instructions de ses chefs, essayer sa mission à Rome, où il échoue, puis en Espagne, qui, après son départ est le théâtre d'une révolution, ensuite à Londres quartier général des francs maçons, à qui il transmet le mot d'ordre aussitôt exécuté, puis à Paris, en Allemagne, en Russie; partout son passage provoque un mouvement révolutionnaire : il agit comme un ferment, doué d'ailleurs de puissants moyens de réalisations qui le caractérisent, de pouvoirs rappelant ceux qu'on attribue aux légendaires Rose-Croix; mais sur ce point, très discuté, Papus ne fit que glisser, nous promettant une étude spéciale dans une prochaine conférence.

Cagliostro réussit la partie principale de sa mission puisque la Révolution française se produit ; pour lui tous les moyens sont bons ; tantôt il se fait passer pour un colonel de l'armée espagnole, tantôt pour un baron allemand ; il n'hésite pas à compromettre la royauté par cette fameuse affaire du Collier qui lui porte un coup décisif. Enfin, son

but atteint en France, il retourne en Italie, où il avait été autrefois repoussé. Il échoue encore, et cette fois il est perdu : on l'arrête, on le condamne à la prison perpétuelle après un procès partial, dont le compte rendu est la seule pièce publiée pour éclairer une si intéressante vie.

Chose curieuse, une armée française envahit Rome à ce moment. Cagliostro va être délivré, mais alors on l'étrangle dans sa cellule, et les soldats français, ne pouvant ramener Cagliostro, saisissent plus tard le pape.

Ce récit de la mission de Cagliostro, si pleine de ramifications, est intéressant à plus d'un point de vue, il dévoile des dessous inconnus de la Révolution, cette œuvre gigantesque si longtemps et laborieusement préparée, et indice d'un plus vaste projet qu'un simple changement de gouvernement.

A bientôt, espérons-le, une étude que Papus est si bien placé pour faire du Cagliostro intime, statique, pour compléter cette notion du Cagliostro dynamique.

L. B.

Société d'Etudes Psychiques

Nous recevons du docteur Joire la communication suivante :

« Les prochaines séances expérimentales de la *Société d'études psychiques* auront lieu, à Paris, dans la troisième semaine de juin. Elles seront consacrées à des *Expériences de Lucidité* avec un sujet qui a déjà donné des preuves d'une clairvoyance remarquable. Des personnes étrangères à la société pourront y être admises moyennant une cotisation de dix francs.

« Le nombre des admissions étant limité, adresser les demandes avant le 1er juin à M. le Président de la Société d'études psychiques, à *Lille*.

Nous sommes informés aussi que, par faveur spéciale, les abonnés de l'*Initiation* auront une remise de 50 o/o sur les souscriptions pour 10 séances et au delà.

L'ART DE DECOUVRIR LES SOURCES

et les endroits favorables au creusage des puits

Dans un article, très bien documenté, sur le *captage des sources*, publié dans le *Journal d'Agriculture pratique* (1), M. Max. Ringelmann a exposé, d'une façon aussi claire que concise, un procédé scientifique pour découvrir les sources qui pourra rendre de grands services aux agriculteurs, si toutefois ils possèdent quelques connaissances spéciales. Mais, il n'en sera pas de même pour la plus grande partie des populations rurales. C'est pourquoi, il nous semble qu'entre les moyens purement scientifiques, bien connus aujourd'hui, et les *sorciers* ou la *baguette divinatoire*, il y a une place qu'il ne faudrait pas dédaigner. C'est-à-dire qu'il existe certains procédés qui, tout en paraissant empiriques, n'en sont pas moins des plus pratiques, et sur lesquels, du reste, il n'est pas bien difficile de trouver une explication scientifique.

Nous avons eu l'occasion d'observer, dans les Balkans, sur le Danube, en Crimée et au Caucase, notamment parmi les populations mahométanes, tatares, persanes ou indigènes ayant subi leur influence, que les sources et les puits étaient très communs, non pas seulement dans les villages ou lieux habités, mais aussi en pleine campagne, notamment au bord des chemins ou sentiers même les moins fréquentés, et souvent au milieu de plaines ou de plateaux arides, où le voyageur novice ne s'attendait guère à rencontrer, si fréquemment, l'eau fraîche et pure si ardemment désirée dans les pays chauds.

La plupart des sources sont captées assez ingénieusement au moyen de conduites en pierres ou en terre cuite, mais elles sont toujours commodément disposées, en fontaines, en abreuvoirs, au moyen de maçonneries ou d'ouvrages en bois, qui le plus souvent — telles aussi les margelles des puits — ne manquent pas d'un certain goût

---

(1) Nos 40 et 41, des 2 et 9 octobre 1902.



dans leur ornementation. Certaines de ces fontaines ont même l'aspect de petits monuments, d'autant plus imposants que souvent, placés au milieu de plaines arides, ils attirent le regard de loin et apportent dans l'esprit du voyageur, qui en connaît l'usage, quelque chose de frais et de réjouissant.

On pourrait croire que cette organisation est le résultat de la prévoyance des administrations locales. Il n'en est rien; tout cela est le produit de l'initiative populaire, chaque paysan étant convaincu qu'il ira au ciel, s'il a capté une source ou creusé un puits, c'est-à-dire procuré au voyageur ou au pèlerin exténué le moyen de se réconforter et d'apaiser sa soif.

Dans la partie orientale du Caucase, les Tatars et les Persans sont aussi très habiles à creuser des *Kigrises*, pour servir à l'irrigation des grandes plaines incultes de cette contrée. Le principe est celui exposé par M. Ringelmann sous le nom de *galerie filtrante*, avec cette différence que ces *Kigrises* sont généralement creusés sous des mamelonnements de terrains d'alluvions insensiblement plus élevés que le niveau des ravins desséchés environnants, mais qui semblent tenir en réserve les eaux provenant de la fonte des neiges des montagnes voisines qui s'y sont infiltrées.

Nous avons acquis la certitude que tous ces sorciers et puisatiers par persuasion n'ont pas la moindre connaissance des lois régissant le régime des eaux souterrainess Chez eux l'idée dominante est qu'il faut chercher l'eau. dans le fond des vallées ou à proximité des ravins ou des cours d'eau, parce que les recherches seront moins longues à faire et les puits moins longs à creuser. Ils savent très bien que la proximité de l'eau est indiquée par la végétation spéciale des terrains humides, mais cette indication n'a pas une grande valeur pour eux, puisque leur but est surtout de la trouver dans des terrains secs et arides où elle manque. C'est dans ces conditions que, outre les quelques qualités d'observation qu'ils possèdent, ils emploient l'un des procédés décrits ci-dessous, pour désigner l'endroit où ils devront rechercher la source ou creuser le puits. Nous avons vu employer celui qui va suivre, avec le plus grand succès, par des paysans moldave

qui, on le croira sans peine, n'avaient aucune idée des caractères géologiques ou hydrographiques de leur région.

« On enlève d'abord le gazon ou tout autre détritus ou végétation de l'endroit sur lequel on veut faire l'expérience, puis on le couvre d'une peau de mouton, la laine en haut. Vers le milieu de cette peau, on place un œuf de poule bien frais, qu'on recouvre d'un vase nouvellement émaillé. L'expérience doit se faire le soir d'une journée sèche et sans vent, et lorsque la terre est bien sèche. Le matin, presque aussitôt après le lever du soleil, on lève le vase. Si l'œuf ainsi que la laine sont recouverts de rosée, c'est qu'il y a une couche d'eau à cette place et à très peu de profondeur. Si l'œuf est sec et que la laine seule soit humectée de rosée, la couche d'eau est placée plus profondément ; et, enfin, si l'œuf et la laine sont également secs, on chercherait vainement de l'eau à proximité. »

A la vérité, Vitruve avait déjà indiqué la laine, un vase en terre non cuite, ou un vase en métal frotté d'huile posés au soleil couchant et devant se retrouver humides le lendemain, s'il y avait de l'eau à proximité; mais il indique qu'ils doivent être placés au fond d'une fosse de cinq pieds de profondeur, puis recouverts de branches, de feuilles et de terre. C'est bien plus compliqué que le procédé indiqué plus haut, qui, de plus, donne des indications plus précises.

Au point de vue archéologique, il serait intéressant de savoir si ce procédé, qui paraît être une amélioration de celui indiqué par Vitruve, a été apporté en Dacie par les colonies romaines de Trajan ; ou bien si, au contraire, Vitruve l'aurait rapporté à Rome des contrées où il est pratiqué, pendant les campagnes de César, qu'il a sans doute accompagné comme ingénieur.

Enfin, voici un second procédé, qui paraît aussi être un perfectionnement de celui indiqué par Vitruve, et qui, suivant le *Bulletin de la Société agricole du Caucase*, est employé couramment en Russie :

« Pulvériser puis mélanger convenablement 60 grammes de chaux non éteinte avec la même quantité de vert de gris et de soufre. Mettre ce mélange dans un vase neuf émaillé et le couvrir avec 20 grammes de laine de mouton non lavée, puis fermer le vase hermétiquement au moyen d'un

couvercle également émaillé. Il faut ensuite peser le vase et son contenu bien exactement, et, par un temps bien sec, l'enfouir dans le sol de façon qu'il soit recouvert d'environ 30 centimètres de terre. Vingt-quatre heures après, le retirer et, après l'avoir essuyé convenablement, le peser de nouveau. Si le vase est plus léger que lors du premier pesage, on peut conclure qu'il n'y a pas de source ou de couche d'eau à proximité ; si, au contraire, il est plus lourd, c'est qu'il y a de l'eau à proximité ; et elle est d'autant plus proche que la différence du poids est plus considérable. »

Les procédés que nous venons d'indiquer sont aussi simples que peu coûteux et leur efficacité est facile à vérifier. C'est à ce point de vue que nous avons cru utile de les signaler dans l'intérêt de cette partie des populations rurales qui, de longtemps encore, n'auront pas recours, et pour cause, aux méthodes purement scientifiques.

VICTOR THIÉBAUT.

(*Journal d'Agriculture pratique.*)

Bibliographie

Les Parfums Magiques, PAR E.-N. SANTINI de RIOLS. — La lecture de ce volume est très instructive. L'auteur aborde certaines questions d'une haute importance, qui jadis eussent été qualifiées miracles, mais qui sont aujourd'hui du ressort des cabinets de physique et de chimie : il s'agit de ces parfums magiques qui inspiraient les prêtresses sur leur trépied, et qui sont de règle dans toute opération magique.

Une troisième édition vient de paraître de « *Le Mystère Posthume* », causeries médicales sur la mort et la survie.

APPEL

Les possesseurs de photographies et de gravures représentant *des manifestations occultes, des lieux hantés, des appa-*

ritions de fantômes, des états somnambules, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement occulte, sont priés de bien vouloir nous les envoyer, avec une collection des gravures occultes.

Nous avons l'intention de rendre ces matériaux plus tard accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour l'occultisme.

Les photographies seront imprimées par nous-mêmes, pour offrir toutes les garanties pour être retournées à l'expéditeur.

Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection, à part l'usage de propagande qu'on lui destine, pour l'histoire du développement de la médiumnité, du spiritisme et de l'occultisme, et c'est pour cela que les soussignés espèrent qu'on mettra un grand nombre de gravures à leur disposition.

MAX RAHN,
42, Schonhauser-Allée, 42,
Berlin N.

∴

Nous signalons à nos lecteurs une occasion remarquable. Il s'agit d'un jeu de tarot reconstitué d'après l'original de l'époque de Charles VI, formant 78 cartes très grand format, dont chacune est un véritable chef-d'œuvre de miniature.

Ce jeu, enfermé dans deux volumes richement reliés et formant boites, est à vendre pour le prix seul des débours de l'artiste : soit 220 francs. La mort de l'amateur qui avait commandé ce travail a empêché l'artiste de livrer son œuvre.

S'adresser à la Rédaction de l'*Initiation*, 5, rue de Savoie.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.



AVIS A NOS LECTEURS

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'***Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

On trouvera à la **Librairie CHACORNAC**, *11, Quai Saint-Michel :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.